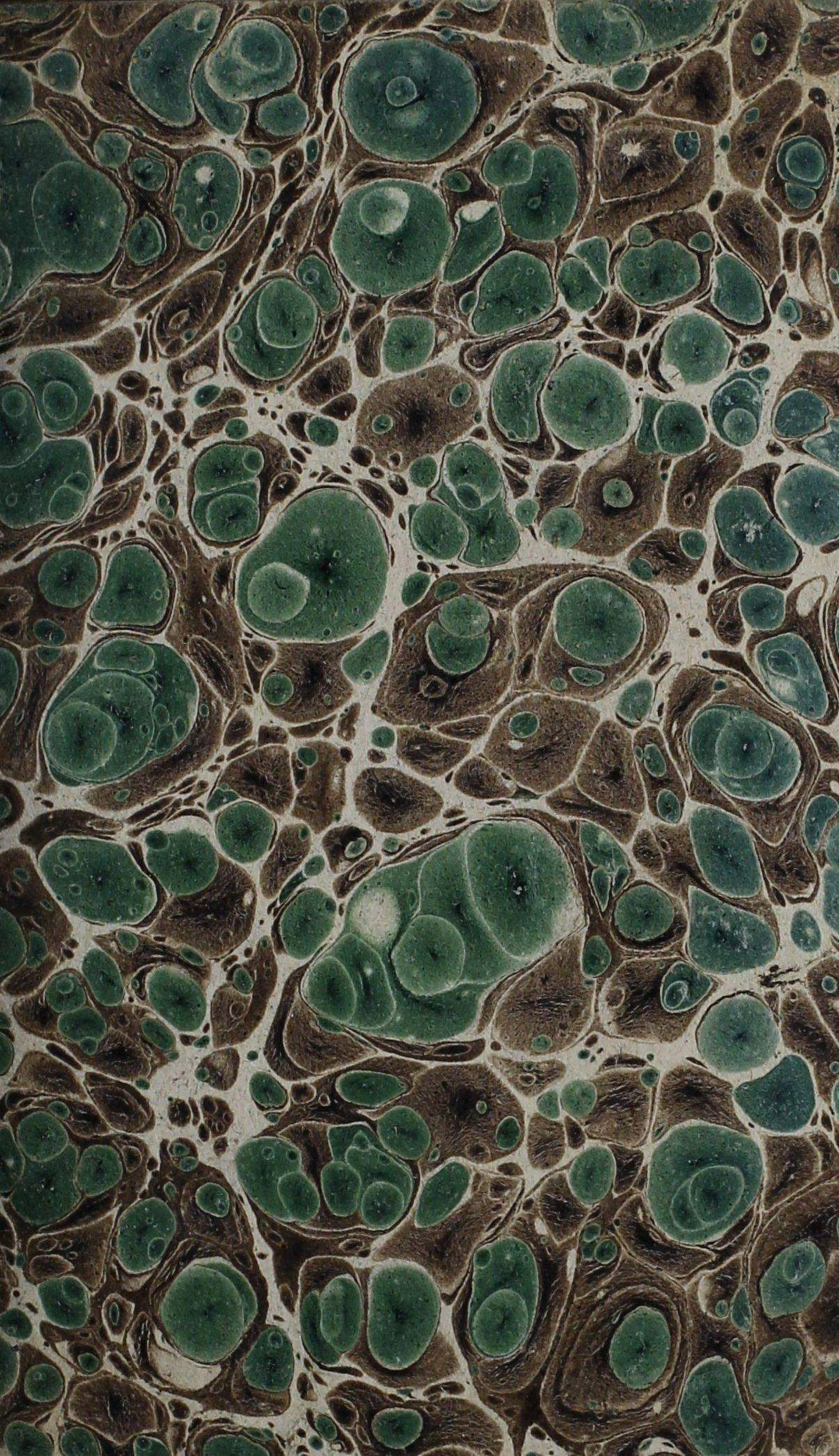




Le ne fay rien
sans
Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin



LE BRÉSIL.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ.

LE BRÉSIL,

OU

HISTOIRE, MOEURS,

USAGES ET COUTUMES

DES HABITANS DE CE ROYAUME;

PAR M. HIPPOLYTE TAUNAY,

Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Paris,

ET M. FERDINAND DENIS,

Membre de l'Athénée des sciences, lettres et arts de Paris.

Ouvrage orné de nombreuses gravures d'après les
dessins faits dans le pays par M. H. Taunay.

TOME DEUXIÈME.

—

PARIS,

NEPVEU, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

1822.

LE BRÉSIL.

CHAPITRE VII.

De la ville et de la capitainerie de
Rio-Janeiro.

DANS la description rapide que nous allons faire du Brésil, voulant répandre un intérêt à peu près égal sur toutes ses parties, nous rattacherons, du moins pour les provinces situées le long des côtes, celles du sud à Rio de Janeiro, celles du milieu à Bahia, celles du nord à Pernam-

buco. Ces trois villes, en effet, sont les points de centre et les entrepôts de presque tout le commerce du royaume. Les capitaineries de l'intérieur seront l'objet d'une division à part, en ce qu'elles offrent un genre d'intérêt assez soutenu pour ne pas laisser languir la curiosité de nos lecteurs. Nous allons donc entrer en matière par Rio, dont l'importance, eu égard à sa position géographique, mérite cette préférence.

Son port est si favorablement placé sur le globe, que les navires allant d'Europe dans la Mer du Sud ou dans celle des Indes, le rencontrent sur leur route, vers la moitié du cours de leur navigation, et peuvent y renouveler leurs provisions épuisées ou avariées; aussi beaucoup

de voyageurs l'ont-ils visité : Cook et Bougainville se distinguent parmi les plus célèbres. Tous s'accordent à louer en termes pompeux cette vaste baie , entourée de montagnes pittoresques , et par leurs formes variées , et par la verdure brillante qui les couvre et qui tranche avec le brun de la roche granitique dont elles sont formées. Une d'elles , celle qui détermine l'entrée de la baie , est remarquable par sa nudité et sa structure irrégulièrement conique , d'où elle tire la dénomination de *Pain de sucre* ; elle est comme la borne qui révèle au pilote ce havre magnifique.

Dès qu'on a dépassé la barre par laquelle on y pénètre , on aperçoit la ville à deux lieues à peu près sur

la gauche : elle est située le long du rivage , en partie dans une plaine couverte autrefois par la mer , et en partie sur un groupe de coteaux plus ou moins élevés , et couronnés par des églises ou des couvens d'une architecture assez élégante. Nulle description ne saurait donner une idée du coup d'œil qu'elle présente. Tout ce qu'on aperçoit de la rade appartient à la ville vieille. La ville nouvelle s'étend dans une direction perpendiculaire à la côte. Ce ne sont donc pas les plus belles maisons que rencontrent les regards. Les groupes de ces habitations , plus ou moins régulières , sont surmontés par quantité de clochers ; chaque église en a ordinairement deux. En face de la cité , la baie n'a guère que deux

lieues de largeur ; sur la plage opposée qu'on nomme *praya grande* (plage grande), les montagnes sont en général moins élevées que sur les autres points. Au fond de la baie, au moins à vingt lieues, s'aperçoivent les montagnes des Orgues, dont les sommets sont à plus de mille toises au dessus du niveau de la mer.

Saint-Sébastien, plus connu sous le nom de Rio de Janeiro, est une des plus importantes villes de toute l'Amérique. Fondée en 1567 par le gouverneur général Mem de Sa, après qu'il eut débusqué les Français de la position qu'elle occupe, comme il a été dit dans la partie historique, elle fut érigée en évêché vers l'an 1676, et en capitale du Brésil en 1763.

Pour donner une idée de la ma-

nière dont elle est défendue par la nature et par l'art , rappelons ce qu'en dit Duguay-Trouin dans ses Mémoires. « La baie est fermée par un goulet d'un quart plus étroit que celui de Brest ; au milieu de ce détroit est un gros rocher qui met les vaisseaux dans la nécessité de passer à portée de fusil des forts qui en défendent l'entrée des deux côtés.

» A droite est le fort de Sainte-Croix garni de quarante-huit pièces de canon , depuis dix-huit jusqu'à quarante-huit livres de balles , et une autre batterie de huit pièces de canon qui est un peu en dehors de ce fort.

» Au dedans , à l'entrée à droite , est le fort de Notre-Dame de Bon-

Voyage (1), situé sur une presqu'île et muni de seize pièces de canon de dix-huit à vingt-quatre livres de balles.

» Vis-à-vis est le fort Villegagnon, où il y a vingt pièces du même calibre. En avant de ce dernier fort est celui de Sainte-Théodose, de seize pièces de canon qui battent la plage; les Portugais y ont fait une demi-lune.

» Après tous ces forts, on voit l'île des Chèvres, à portée de fusil de la ville, sur laquelle est un fort à

(1) Ce fort n'existe plus; il n'y a à présent sur le rocher qu'une petite chapelle sous l'invocation de Notre-Dame de Bon-Voyage, et au pied du même rocher les arches ruinées d'un pont.

quatre bastions , garni de dix pièces de canon , et sur un plateau au bas de l'île une autre batterie de quatre pièces.

» Vis-à-vis de cette île , à une des extrémités de la ville , est le fort de la Miséricorde , muni de dix-huit pièces de canon , qui s'avance dans la mer ; il y a encore des batteries de l'autre côté de la rade , dont je n'ai pas retenu le nom.

» La ville de Rio Janeiro est bâtie sur le bord de la mer , au milieu de trois montagnes qui la commandent et qui sont couronnées de forts et de batteries ; la plus proche en entrant est occupée par les Jésuites (1) ,

(1) En 1711.

celle qui est à l'opposite, par les Bénédictins, la troisième, par l'évêque du lieu. Sur celle des Jésuites est le fort de Saint-Sébastien garni de plusieurs pièces de canon et de plusieurs pierriers, un autre fort, nommé de Saint-Jacques, garni de douze pièces de canon, et un troisième nommé Sainte-Aloïsie, garni de huit, et, outre cela, une batterie de douze autres pièces de canon.

» La montagne occupée par les Bénédictins est aussi fortifiée de bons retranchemens et de plusieurs batteries qui voient de tous côtés. Celle de l'évêque, nommée la Conception, est retranchée par une haie vive et munie de distance en distance de canons qui en occupent le pont. La ville est fortifiée en outre par des

redans et des batteries dont les feux se croisent. »

Tels étaient les moyens de défense de Rio il y a environ un siècle ; ces dispositions sont en partie les mêmes aujourd'hui : comme tous les gouvernemens sont très-peu communicatifs relativement à ce qui regarde les fortifications , et qu'ils ne les laissent pas visiter facilement , on ne saurait avoir un tableau plus satisfaisant de celles-ci , puisqu'il est tracé par un homme de guerre extrêmement habile.

Dès que les bâtimens ont été signalés par la forteresse de Sainte-Croix , et qu'ils ont obtenu la permission d'entrer , un pilote se présente pour les guider ; il arrive ordinairement dans un grand bateau de

l'arsenal dont les rameurs sont des indigènes de la marine du roi. La baie, surtout du côté de la ville, ayant beaucoup de bas-fonds, l'aide du pilote est indispensable.

C'est du côté de la montagne des Bénédictins, appelée du nom du patron, saint Benoît, que sont l'arsenal et le port le plus fréquenté; le canal qui se trouve entre cette partie de la ville et l'île des Chèvres étant un lieu très-sûr pour jeter l'ancre.

Beaucoup de formalités doivent être remplies avant qu'on puisse obtenir la permission de descendre à terre; la visite de santé, les préposés à la douane, et les agens de police pour la remise des passe-ports, arrivent successivement à bord. On ne tarde pas à être entouré aussi par les pirogues de nègres qui viennent

vendre des oranges , des bananes, des melons d'eau et autres fruits , que les passagers désirent vivement après une longue traversée.

La première chose qu'on remarque dès qu'on a mis le pied dans la ville , est une odeur tenant du musc , de l'ambre et de la fourmi ; elle s'exhale de la nombreuse population noire qui circule dans les rues ; les gros ouvrages , la vente des fruits , la manipulation des arts mécaniques en sous-œuvre , lui sont abandonnés. La rue dans laquelle on se trouve en débarquant , et qui est parallèle au rivage , se nomme la rue droite , bien que de toutes celles de Rio elle seule peut-être ne le soit pas. Elle aboutit dans une place située également au bord de la mer. Là se trouvent contigus l'église métropo-

litaine dont l'architecture est simple, celle nommée la chapelle royale qui est attenante au palais du gouvernement, enfin le palais qu'habitaient les gouverneurs, et dont la famille du roi a dû se contenter, puisqu'il n'y en avait pas d'autre. Cette place est assez régulière; dans un des angles se trouve une fontaine en forme de tour quadrangulaire, surchargée d'ornemens gothiques, et qui verse de l'eau des quatre côtés.

La rue droite est des plus encombrées, parce que la douane y a sa principale entrée; elle retentit continuellement du bruit des nègres travailleurs, qui y chargent et déchargent, depuis neuf heures jusqu'à quatre, des fardeaux qu'ils portent ou traînent en faisant entendre des cris ou des

chants dont la régularité, quoique peu harmonieuse, les oblige à marcher de concert et les aide dans leurs mouvemens. Ils sont dans le plus sale costume, et la sueur découle de leurs corps musculeux. Les maisons de cette rue sont habitées par un grand nombre de riches négocians qui ont au rez-de-chaussée leurs magasins. C'est là que sont rassemblées la plupart des richesses de cette ville opulente.

Les rues qui partent de celle-ci pour remonter dans la ville la coupent à angles droits, et sont tirées au cordeau; la principale, qui n'est pas éloignée de la cathédrale, se nomme *Rua do Ouvidor* (rue du juge); c'est une des plus marchandes et des plus belles.

Les maisons de Rio ont de deux à quatre étages ; elles sont assez régulières et ont été construites en pierre granitique qu'on tire , au moyen de la poudre , des rochers voisins. La plupart ont des balcons en fer, ornés de deux boules ou pommes en plomb doré. Il reste encore à quelques croisées de lourds encadremens en treillis à la mode des Orientaux , et à travers lesquels on peut tout distinguer sans être vu. Un des gouverneurs a fait faire contre ces constructions une petite campagne dans laquelle elles furent presque toutes abattues.

Un carré long de deux cent quatre - vingts brasses environ , du nord au sud , et de cent cinquante de large , nommé champ de Sainte-Anne , sous l'invocation de laquelle

est une église dans la partie septentrionale , divise la ville en deux quartiers ; celui qui se trouve à l'occident est la ville neuve ; les rues en sont en général plus larges , et les maisons de plus d'apparence.

De huit rues parallèles qui débouchent dans la place dont nous venons de parler , celles de *Savon* et de *Saint-Pierre* , dont l'origine est au pied de la montagne de *Saint-Benoît* , se prolongent jusqu'au fond de la ville neuve et se terminent au pont de *Saint-Diogo* , qui sert de communication avec le quartier de *mata porcos* (tue porcs) ; ce côté de *Rio* aboutit à des marais presque à sec , dans lesquels la mer n'arrive que dans les hautes marées. On y construit des chaussées , et les fau-

bourgs s'augmentent à leurs dépens. Là, est une plaine d'une lieue et demie que la ville finira par envahir; à présent elle sert de retraite à des myriades de crabes et à des hérons blancs appelés *garças*, dont on tire un duvet recherché, connu sous le nom d'*esprit*.

C'est dans cette direction que se trouve la maison de campagne du roi; elle se nomme Saint-Christophe. Sa majesté y fait presque toujours sa résidence, ainsi que les deux princesses ses fils. L'apparence en est assez belle, mais la plus grande partie des jardins sont en friche. On voit, à l'extrémité de la principale cour, un portique très-orné et envoyé d'Angleterre. Le milieu est un arc de triomphe; des deux côtés règne

une galerie de colonnes ; un petit pavillon est à chaque bout. (*Voyez la gravure en regard.*) Il y a baise-main tous les soirs chez le roi, ce qui fait que le chemin qui mène de la ville à Saint-Christophe est presque toujours couvert de voitures et de cavaliers qui s'y rendent. La popularité du roi dépasse toute croyance ; il admet tout individu, sujet ou étranger, quelle que soit sa pauvreté, à lui présenter ses hommages ; il reçoit les pétitions ; et si les lenteurs des affaires ne mettaient une entrave à son amour pour la justice, il ferait droit à l'instant même à toute réclamation équitable.

La reine et ses filles habitent le palais de la ville.

Rio de Janeiro s'agrandit encore



Palais de Saint Christophe.

du côté du Catète, faubourg qui tire son nom d'un ruisseau sur lequel est construit un pont, à partir duquel, jusqu'au couvent de Saint-Benoît, on compte déjà plus de trois quarts de lieue ; on juge sans peine que ce quartier est parallèle au rivage en remontant du côté du Pain de sucre.

La ville est répartie en sept paroisses ; la chapelle royale, dédiée à saint Sébastien et desservie par des chanoines, ne sert qu'à la famille de sa majesté très-fidèle ; on remarque, pour son usage journalier, une loge ouverte dans le chœur même. La décoration intérieure de cette église est très-riche ; elle est tendue d'étoffe de soie cramoisie et dorée presque en entier ; un orgue magnifique unit sa voix majestueuse aux

voix flûtées des *soprano* (1) ; viennent ensuite la paroisse de Saint-Joseph , celle de Sainte-Rite , celle de Sainte-Anne , celle de Saint-François-Xavier , celle de Notre-Dame de Candelaria qui a une façade très-grande et très-riche d'ornemens , qu'on n'a pas encore terminée ; on distingue enfin la cathédrale , dont quinze chapelains forment à présent le collège.

Il y a , en outre , plusieurs églises succursales ; celle de Saint-Pierre , de forme circulaire , dans laquelle dix chapelains remplissent le service divin ; celle de Sainte-Croix qui a un

(1) Ces virtuoses ne plaisent pas au peuple. Comme ils appartiennent à la maison du roi , il est probable qu'ils sont à présent à Lisbonne.



Vue de Notre Dame de la gloire et de l'Aqueduc à Rio-Janeiro

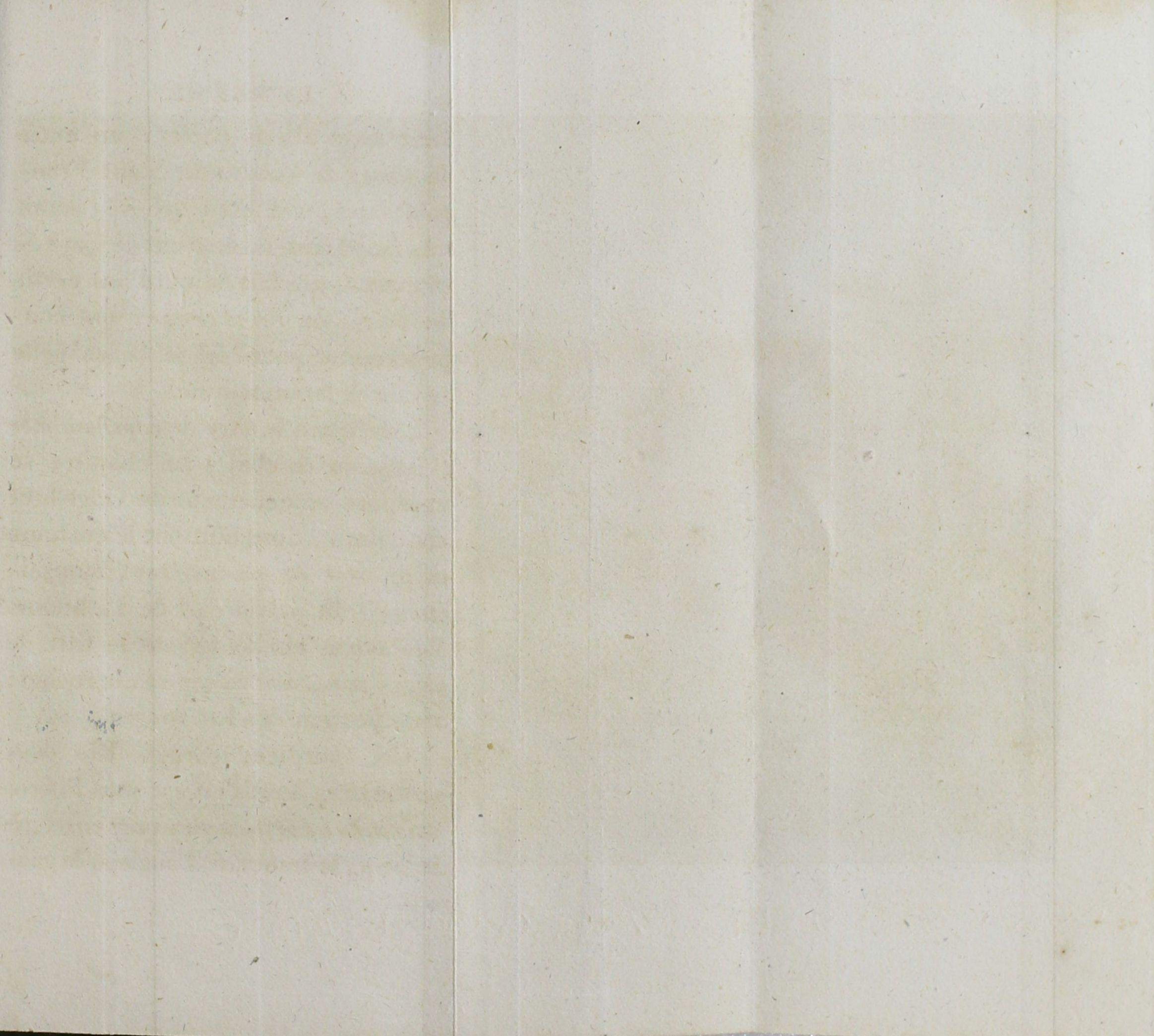
frontispice élégant , et où les militaires font leurs pâques ; celle de l'hospice pour les marins , et celle de Notre-Dame de la Gloire , qui domine une colline verdoyante, du côté de la ville opposé à celle de Saint-Benoît : elle est de forme octogone et s'élève sur une terrasse pavée en dalles , et ceinte de murs à hauteur d'appui (*voyez la gravure en regard*) ; enfin celle de la place *da Lapa* dont la même gravure offre la vue.

La ville possède une maison de charité , deux hôpitaux , un asile pour les orphelines blanches nées d'unions légitimes , et d'où elles sortent mariées et dotées (onze chapelains desservent la messe dans le chœur de leur église) ; un couvent de religieuses de Sainte-Thérèse, situé sur une éminence à la naissance du bel aqueduc

dont nous allons parler ; un autre de sœurs de l'ordre de Saint-François , qui , s'il était achevé , serait très-imposant ; un couvent de Carmes chaussés , qui fait aujourd'hui partie du palais du roi : ceux-ci ont conjointement pour église la chapelle royale et la cathédrale.

L'évêque a le titre de *capellam mor* (chapelain en chef.) Le chapitre se compose actuellement de vingt-huit chanoines , dont huit ont le costume et le titre de *monsenhore* (monseigneur) du patriarche de Lisbonne. Les autres ont seulement le titre de seigneurie , avec la cape et le rochet ; tous portent des bas rouges.

On compte encore à Rio deux séminaires dont l'un est sous l'invocation de saint Joseph ; on y enseigne le latin, le français , l'anglais, la géo-





Aqueduc de Rio-Janeiro.

graphie, les mathématiques, la philosophie, l'histoire ecclésiastique, l'écriture, et la théologie dogmatique. Dans l'autre, qui est sous l'invocation de saint Joachim, on ne montre que le latin et le plain-chant.

Les fontaines sont rares; dans le nombre on distingue celle de la place du Palais, dont nous avons dit un mot, celle de la place Moura, et celle de la place de Carioca qui fournit l'eau par douze jets. Toutes les trois la tirent elles-mêmes d'un seul aqueduc composé de deux ordres d'arcades, l'un au dessus de l'autre et au nombre de quarante-deux à l'étage supérieur. (*Voyez la gravure en regard.*) Ce monument, vu de la mer, offre un beau coup d'œil; à partir du couvent de Sainte-Thérèse, il se joint à une cons-

truction assez basse, munie de regards, de distance en distance, pour aérer l'eau, et se prolongeant à une lieue et demie sur le flanc des montagnes, jusqu'à une petite cascade qui fournit ainsi toute son eau aux besoins de la ville : cette cascabelle est un but de promenade très-agréable ; on l'appelle *Mai d'agoas* (mère d'eaux). Le nom de Carioca, que porte la principale fontaine de la ville, se donne pour sobriquet à tous les enfans nés dans cette capitale même.

La ville neuve est encore moins pourvue d'eau que l'autre : on construit depuis trois ou quatre ans un aqueduc qui doit y en conduire en abondance ; déjà la fontaine *du lézard*, dans le champ de Sainte-Anne, subvient à cette privation et reçoit l'eau

qu'elle déverse d'une construction provisoire en bois, qu'on a établie le long des montagnes, aboutissant à l'embranchement de la vallée de Tijuka.

Le petit nombre de fontaines fait qu'il y a presque toujours auprès d'elles plusieurs centaines de nègres qui attendent, en jouant des instrumens de leur pays, que leur tour arrive de remplir leur baril. Un soldat de la police veille, avec une courroie dont il distribue largement à droite et à gauche, à ce qu'il ne se fasse pas de passe-droits pour le rang. C'est là surtout que les mauvais esclaves corrompent les bons; il s'y fait ordinairement un tapage extraordinaire: dans les tems de sécheresse l'eau est très-chère.

Parmi les places les plus importantes, on distingue celle du palais que nous avons décrite ; elle a soixante-quatorze brasses de profondeur et quarante de largeur ; celle de Roscio qui en a soixante-quinze de long et cinquante et une de large ; à l'un de ses angles est le théâtre, monument assez beau d'architecture (1) ; à l'angle où aboutirait une diagonale tirée de celui-ci, on remarque une des plus belles maisons de toute la ville appartenant au baron de Rio-Seco, seigneur extrêmement riche ; vient ensuite la place du Capim d'une moyenne propor-

(1) La salle est à peu près faite sur le modèle de celle du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

tion ; le champ de Sainte-Anne déjà décrit , et dans la ville neuve une enfin qui est à la section de quatre rues , mais qui n'a pas encore de nom.

La Monnaie, la maison des Armes, connue sous le nom de *trein* , et la Douane, sont des monumens remarquables , sinon par leurs façades , du moins par leurs dimensions. On compte plusieurs beaux magasins pour le dépôt des marchandises.

Une maison de Bourse , nouvellement construite , contribue à l'embellissement de cette capitale ; un artiste français en a été l'architecte. C'est dans ce monument que siégeront les députés à l'assemblée législative des cortès.

L'administration de la justice a les mêmes tribunaux qu'à Lisbonne ; lors

de la suppression de la chambre d'inspection, on fonda en 1808 la junte royale, de laquelle ressortissent le commerce, les fabriques et la navigation. Un président, un secrétaire, un officier-major et dix membres la composent. Pour ce qui concerne l'instruction, il y a différentes chaires d'enseignement : trois pour le latin, une pour le grec, une pour la chimie, une pour le dessin, quelques unes pour les langues vivantes, enfin une académie à l'usage de la marine.

Sa majesté très-fidèle a rendu publique sa bibliothèque composée de soixante mille volumes ; on y entre depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, et l'on ne saurait trop se louer du zèle et de la complaisance des religieux qui en

ont l'administration ; elle occupe le bâtiment qui formait autrefois l'hôpital du couvent des Carmes.

Le collège des Jésuites a été converti en un hôpital royal , ayant une chaire de chirurgie. Selon les statuts de cette académie , il faut cinq ans pour le complément des études nécessaires à un bon chirurgien.

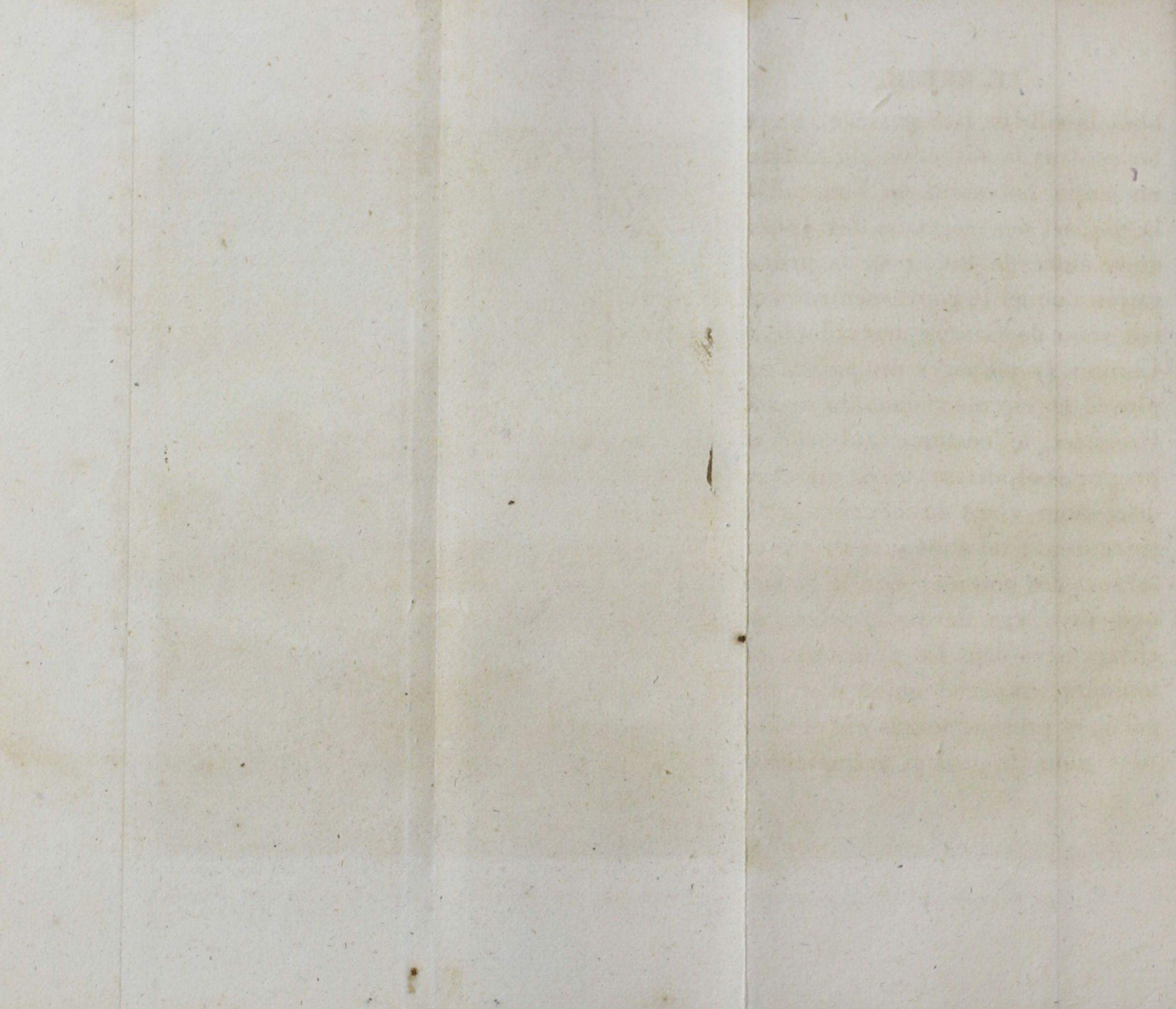
Une promenade publique , plantée de forts mauguiers et de lauriers roses , se termine au bord de la mer par une terrasse en pierre d'une belle proportion , et dont les deux bouts étaient occupés par deux pavillons qui se sont écroulés par les secousses violentes des vagues ; ils étaient décorés de peintures emblématiques , représentant Rio et ses productions de tous genres ; on tra-

vaille à les reconstruire. Vers le milieu de la terrasse, dans le jardin, sont deux obélisques triangulaires, et sur l'escalier qui conduit à celle-ci, un bassin orné d'un buste d'Apollon et de deux caïmans en bronze. De la terrasse la vue est admirable (*voyez la gravure en regard*) ; on aperçoit en plein l'entrée de la baie, le Pain de sucre, tous les forts et Praya-Grande. Ce jardin n'est guère fréquenté à présent que par les étrangers ; on dit qu'anciennement les habitans de Rio y venaient passer leurs soirées, et que, s'y faisant apporter à souper par leurs nègres, ils s'y livraient à une gaîté qui est bien diminuée depuis l'accroissement de la population.

Indépendamment de ce jardin pu-



Vue de la Baie et du pain de Sucre prise de la Terrasse du Jardin public.



blic , la ville de Rio possède , à trois lieues dans la direction du Catète , un jardin-botanique où l'on cultive la plupart des végétaux des Indes , entre autres le thé , pour la propagation duquel le gouvernement avait fait venir de Canton une colonie de Chinois. La plupart n'ont pas été employés et circulent dans les rues de Rio avec le costume qui leur est propre , colportant leurs marchandises pour vivre du bénéfice qu'ils en retirent ; tel a été jusqu'à présent le sort des colonies que le gouvernement a cru devoir appeler ; des changemens dans les ministères ont toujours empêché qu'on n'en tirât parti , et presque toutes ont été inutiles pour le pays et préjudiciables

aux individus dont elles étaient composées.

Toutefois , les heureux essais de culture faits au jardin – botanique prouvent que le sol du Brésil est propre à toutes les plantes des climats chauds ; celles des zones tempérées pourraient aussi se naturaliser sur les sommets de ces montagnes ; c'est dans ce but que l'on a fait venir des cultivateurs suisses , auxquels on avait assigné le district de *Canta gallo* (chante-coq) ; des mesures mal prises pour l'administration de cet établissement ont fait avorter , jusqu'à présent , le fruit qu'on en devait attendre ; mais le mal n'est pas sans remède , et l'on doit espérer qu'on parviendra enfin au but désiré.

Sur la route qui mène au jardin-botanique , outre une anse magnifique appelée *Bota-fogo* (mets le feu), qui a environ une demi-lieue de circuit , et autour de laquelle viennent se grouper les montagnes les plus pittoresques qui avoisinent Rio , on trouve la poudrière , établissement de la plus haute importance.

Le peu d'étendue que doit avoir cet ouvrage ne nous permet pas de donner des détails sur tout ce qui est digne de remarque ; ce n'est en quelque sorte qu'en courant que nous pouvons décrire des choses qui mériteraient une admiration réfléchie. Le lac de *Bota-fogo* , entre autres , plaisait tellement à la reine , que c'était le but ordinaire de ses promenades avec les princesses ses

filles , et que , malgré les sables profonds du rivage , elle y allait quelquefois matin et soir.

Il nous arrivera parfois , à mon collaborateur et à moi , de prendre la parole comme seul narrateur ; la raison est que , n'ayant pas fait ensemble le voyage du Brésil , et qu'en ayant visité des points différens , quoique nous nous y soyons souvent rencontrés , soit à Rio soit à Bahia , chacun parlera de ce qu'il aura vu , afin de mériter l'entière confiance de nos lecteurs.

Fils d'un peintre célèbre , j'ai fait , avec plusieurs de mes parens , le pèlerinage de cette terre éloignée ; et comme le but de l'expédition dont nous faisons partie était de propager au Brésil la culture des

beaux-arts , la publicité qu'elle a obtenue m'autorise à en révéler le succès. Nous y avons été accueillis avec munificence de la part du gouvernement. Peu de tems avant la mort du ministre auquel nous avions dû la protection immédiate du roi , qui par lui-même est porté de bienveillance pour les étrangers , une académie des beaux-arts a été établie , mais sur le rapport passionné d'un Français qui en a été nommé le directeur ; de façon que plusieurs personnes ont dû lui savoir un gré infini de leur nomination , et d'autres se consoler de n'y avoir pas été agrégées. Ceux qui avaient fait le plus de frais pour l'avantage de tous , ont été justement les plus maltraités dans eux-mêmes ou dans les

membres de leur famille ; comme l'auteur de ces injustices n'est plus, je m'abstiendrai de le nommer. Le plus grand vice de cette institution a été de n'y adjoindre aucun des hommes de mérite dont s'enorgueillissent le Brésil et le Portugal ; je crois que l'on y a déjà remédié, et que cette académie étant utile par elle-même, elle a acquis ce qui lui manquait de national, par l'admission de nouveaux membres et surtout la nomination d'un directeur qui ne fût pas étranger.

Les maisons étaient si rares à Rio-Janeiro quand nous y sommes arrivés, que, sans une mesure du gouvernement pour nous en procurer, nous eussions eu bien de la peine à nous loger. La surabondance de

population fait que tout y est extrêmement cher, et loyers et vivres. Un sergent fut nommé pour nous servir d'interprète et nous procurer ce dont nous pourrions avoir besoin, surtout nos repas qui étaient apportés par des esclaves aux heures convenables. C'est un usage assez général, que les familles qui doivent dépendre de la cour par une nomination à certains emplois, reçoivent en nature une partie de leurs émolumens; mais il est sujet à tant d'abus, qu'il devient très-onéreux pour le gouvernement : cette distribution ne dura pour nous que jusqu'à la formation de l'académie.

Peu à peu nous nous familiarisions avec la langue et les coutumes du pays ; nous nous acclima-

tions même , c'est-à-dire que nous devenions moins sensibles aux inconvéniens nombreux qui viennent assaillir un nouveau venu dans un pays chaud et humide , où des insectes , tous malfaisans ou dégoûtans , se liguent pour le tourmenter ; les maisons en sont remplies ; les piqûres des moustiques sont tellement multipliées sur les membres du pauvre patient , qu'il en devient couperosé , et presque gonflé de la tête aux pieds ; à la longue leur venin s'immisce sans doute avec la masse du sang , car l'effet de leur piqûre devient presque nul , et l'on ne sent plus que la douleur du moment. Ces insectes volent vers le soir en nuages si épais , que l'on est obligé de faire dans toutes les maisons des fumigations avec

certains aromates pour les éloigner. Les lits sont de plus entièrement clos par une gaze très-fine, qu'on nomme moustiquaire.

Un insecte plus incommode encore, est la chica ou puce pénétrante, dont l'instinct est de se loger dans les pieds entre cuir et chair, et principalement auprès des ongles : d'abord on ne s'en aperçoit pas, mais on est bientôt averti de sa présence par la douleur et le gonflement de la partie. Elle fait ses œufs, et sa coque, qui atteint à la grosseur d'un pois, ne tarde pas à vous faire éprouver des démangeaisons presque insupportables. Si l'on néglige de la faire extirper sans la crever, elle s'ouvre bientôt d'elle-même ; et chacun des œufs étant devenu un insecte, il se com-

porte de la même manière que celui qui lui a donné naissance, de sorte que les pieds en seraient bientôt rongés. Les négresses et mulâtres sont très-habiles pour cette extirpation ; on ne tarde pas d'ailleurs à la pratiquer soi-même. La démangeaison est tellement vive et indéterminée, que, lorsqu'on n'a pas l'habileté de découvrir le foyer du mal, on se déchirerait tout le pied plutôt que de continuer à souffrir ainsi : à peine effectivement la chica en est-elle ôtée que la douleur cesse. On met dans la petite plaie du mercure doux pour empêcher l'inflammation. Deux jours suffisent pour raffermir les chairs.

On a remarqué qu'un liniment tel que du jus de citron, ou de la graisse dont on se froterait les pieds,

éloigne ces insectes , et qu'en piquant seulement la coque qui se forme , et y introduisant du mercure doux , l'insecte périssait ainsi que sa postérité , et qu'il n'était pas nécessaire de l'extraire. Ces instructions ne sont pas superflues , puisqu'elles peuvent éviter quelques désagrémens aux personnes qui , les ayant lues , iraient voyager dans le Brésil , ou dans tout autre pays où cet insecte se trouve également.

On dit qu'un Européen , désirant en gratifier son pays , tenta de le transporter sur lui-même ; mais que dans la zone tempérée le caractère du mal s'aggrava tellement qu'il en mourut : il serait à désirer que tous les hommes d'un génie malfaisant eussent un destin pareil.

Si j'entreprenais de parler de toutes les espèces d'insectes, incommodes ou nuisibles, avec lesquels on est dans un état de guerre habituel, il me faudrait un volume entier. Un des plus hideux est un hydrophile, nommé *barata* en portugais, et qui plat, d'une nature molle, et grand à peu près d'un pouce, vole de tous côtés dès qu'il y a un mouvement d'humidité dans l'air, et souille ce qu'il touche. Son odeur est fétide si on l'écrase; les navires qui fréquentent le Brésil en sont infestés; et je me rappelle qu'allant de Rio à Bahia, j'en avais dans ma cabine une quantité insupportable qui me servaient de baromètre.

Les fourmis, dont il y a au moins trente espèces, sont un fléau plus re-

doutable pour les arbres et pour les maisons ; l'espèce surtout , nommée en portugais *coupy* , et qui ne marche que sous des galeries voûtées construites du detritus des corps qu'elle attaque , est un ennemi terrible des meubles , du linge , des livres , etc. Elle est blanchâtre , et détruit si vite , qu'en moins de rien elle peut transformer une masse de linge en un amas méconnaissable de guenilles. Une petite pincée d'arsenic leur fait rebrouser chemin dès qu'on a reconnu leurs traces : pour s'en défendre davantage , on est obligé de tenir les pieds des meubles dans une espèce de soucoupe pleine d'eau , dans laquelle on a mis du tabac. Les rats et souris , les araignées , les scorpions , les lézards , les bêtes à mille pattes , etc. , etc. , tels sont les indivi-

pus qu'on a à combattre. Une mesure de précaution excellente, et dont on fait pourtant peu d'usage, est un papier enduit en dessous d'un préservatif analogue au savon de Beccher, dont on tapisse les murs; les chambres ainsi revêtues ne sont plus sujettes à recevoir ces parasites. Quelques tentures chinoises sont apprêtées ainsi, et l'expérience en a montré l'utilité. Quoi qu'il en soit, un ameublement simple est ce qui convient le mieux dans un pays où la chaleur et l'humidité, la poussière et les brouillards, tendent à détériorer les objets de prix; en peu de tems l'acier le plus poli et le plus dur ne devient plus qu'une ferraille couverte de rouille; l'insouciance des esclaves est encore un obstacle presque insurmontable à l'entretien de la pro-

preté. Le luxe toutefois fait à Rio des progrès rapides ; les voitures , qui à notre arrivée n'étaient en général , même celles de la cour, que de mauvaises chaises de poste traînées par deux mules , se sont transformées deux ans après en carrosses superbes tirés par des chevaux élégamment enharnachés, ayant cochers et laquais revêtus de riches livrées : on eût dit qu'une fée les avait touchés de sa baguette magique ; s'il lui eût fallu des rats pour former des domestiques , il n'en manquait pas ; ils se promènent par bandes le soir dans les rues solitaires.

Les ameublemens intérieurs ont suivi le même progrès : je doute qu'un tel élan s'arrête, et que le départ du roi y mette fin. Les fortunes les mieux établies étaient celles des Bré-

siliens ; et les seigneurs portugais ne touchaient qu'une faible partie de leurs revenus d'Europe, qui passaient par les mains de leurs intendants.

C'est surtout dans la parure des femmes que cette amélioration se fait sentir ; elles pourraient disputer d'élégance avec nos Parisiennes ; elles auraient même le prix en ce moment , où elles portent le costume charmant que les Françaises ont quitté pour adopter les longs corsets qui ôtent au corps toute sa grâce. Rien de plus brillant qu'une représentation au théâtre à laquelle assiste un des membres de la famille du roi. L'éclat des diamans qui couvrent le cou ou les cheveux des Portugaises et des Brésiliennes ne le cède qu'à la vivacité de leurs yeux. L'aspect des loges , bien plus que l'intérêt de la

scène , charme la vue des spectateurs. Un coiffeur de Paris forme ces tresses élégantes; un danseur et sa femme, ses bienheureux compatriotes , attirent toute l'attention de ces belles personnes au moment du ballet. Telles sont, il faut l'avouer, les deux professions qui ont le plus de succès au Brésil; et pendant qu'on envoie au danseur une voiture bien attelée pour le conduire , et qu'on le paye à vingt-cinq francs le cachet, le pauvre maître de langue va à pied, d'un bout de la ville à l'autre, donner pour deux francs une leçon aussi fastidieuse pour lui que pour son élève. La haute société n'offre pas de contraste frappant avec ce qu'elle est en Europe : un thé à Rio , un thé à Lisbonne , un thé à Paris , présentent à peu près

les mêmes particularités aux yeux de l'observateur; les passions, et surtout l'amour-propre, y sont en jeu de la même manière; la forme des gâteaux et des fruits qu'on y sert en fait la plus notable différence. Partout l'on entend l'air italien, plus ou moins bien chanté; partout l'éternelle sonate fait retentir le salon. Le jeu, la danse complètent le tableau, et occupent enfin chacun, selon son inclination particulière.

Chez les agens diplomatiques surtout l'identité est complète. Leurs manières sont un résumé des us et coutumes des nations les plus civilisées.

L'amour du jeu est très en vogue au Brésil, mais c'est le jour surtout qu'on s'y livre. Le grand loisir, et le

besoin de sensations vives , l'entretiennent. A mesure que la passion du bien public et celle des sciences et des arts s'empareront des cœurs , comme il arrive dans l'ordre des choses actuel , la nécessité du jeu diminuera. C'est chez les barbiers, véritables Figaros du Brésil , que se tiennent les tripots ; les étrangers n'y sont pas admis. Tous les peuples devraient avoir ce genre de philanthropie ; ce serait exercer négativement les devoirs de l'hospitalité.

Les jours ouvrables , interrompus par nombre de fêtes religieuses , on se livre à la fabrication et au commerce. Il y a des rues affectées en totalité à tel ou tel état ; la rue des ferblantiers , la rue des cordonniers , etc. La plupart des arts mécaniques

s'y exercent avec plus ou moins de perfection. Le maître n'est le plus souvent qu'inspecteur et correcteur ; les ouvriers sont des noirs et des mulâtres esclaves, soit du patron lui-même, soit d'un autre maître qui les loue à raison de tant par semaine, ou enfin des affranchis : tel ouvrier rapporte dix francs et plus par jour ; aussi une profession très-lucrative est d'acheter des noirs et de les mettre en apprentissage. Comme on leur inculque à coups de nerf de bœuf l'état qu'ils doivent apprendre, ils en savent bientôt toute la manipulation : et comme ils sont en général adroits, le maître définitivement les envoie en journée, et vit du gain qu'ils lui procurent ; s'ils sont ineptes et forts, il les fait travailler à la douane ou à con-

duire des pirogues. Un de leurs attributs est de vider le soir dans la mer les immondices de tous genres de chaque maison. Malheureusement ces commissionnaires ne sont pas inodores, et les parfums du soir n'invitent pas à la promenade; aussi n'est-ce que la nuit, pendant les clairs de lune, que les dames brésiliennes se livrent à cet exercice salutaire: alors elles plaisantent avec leurs maris et leurs parens jusqu'à la disparition de cet astre: elles ne sortent d'ailleurs de chez elles le jour que pour se rendre à la messe, souvent en palanquin, quelquefois à pied; presque toujours chaque famille observe une marche processionnelle. La personne la plus âgée ouvre la marche; suivent les autres membres par rang d'âge; les

esclaves marchent à la suite , et toujours une à une. La plupart des personnes aisées n'ont pas même cette distraction, car le bon ton est d'avoir une chapelle chez soi où un prêtre vient, le dimanche et les fêtes , dire la messe en bottes et en éperons : l'usage veut que le fils aîné , ou le plus proche parent du maître de la maison, fasse l'office d'enfant de chœur ; c'est alors, quand on est soi-même admis à y assister , qu'on peut voir toute la famille , à l'exception des impotens. Le prêtre , qui a d'autres affaires , expédie celle-ci le plus vite qu'il peut ; dès qu'elle est terminée , chacun salue le maître, et sort avec sa clientèle.

Le commerce des esclaves est un des plus lucratifs ; au sortir des bâti-

mens négriers , on les entasse pêle-mêle dans des magasins , où ils sont exposés à l'encan avec un simple morceau de linge aux parties naturelles : c'est un spectacle triste et rebutant que ce rassemblement de corps tout noirs , où l'on ne distingue que le blanc des yeux et des dents. La plupart sont de vrais squelettes ; ils sont à peine nourris , et l'heure de la délivrance pour eux est celle où ils sont vendus ; car sur le bâtiment négrier ils pensent qu'on ne les achète que pour les manger.

La première frayeur passée , ils n'ont qu'à se louer de leur changement de situation ; il est impossible qu'ils trouvent pis que le magasin. Moyennant la somme de mille ou douze cents francs , vous avez un nè-

gre bien constitué , ou une négresse et sa postérité , de quelque couleur qu'elle doive être. Outre les nègres qui forment la plus nombreuse population , on rencontre encore dans les rues des indigènes de *Minas Geraes* (mines générales) ; ils conduisent des files de mulets chargés de balles de coton ou de fromages, qui forment une des branches d'industrie de cette capitainerie : ceux-ci ont le caractère de tête distinctif des races brésiliennes ; ils vont jambes et pieds nus, bien qu'ils portent à la place ordinaire un éperon pour piquer le mulet qui leur sert de monture. Une culotte , par dessus laquelle descend une chemise qu'ils portent en tunique , un gilet et un grand chapeau , tels sont les muletiers ; les riches *mineiros* (ha-

bitans des mines) ont un costume que nous décrirons à l'article *Saint-Paul*.

Il y a à Rio beaucoup d'étrangers qui exercent le négoce ou d'autres états; les Anglais, les Français, les Italiens, sont les plus nombreux; les autres nations de l'Europe y abondent infiniment moins.

Quantité de moines, à la face réjouie, à la haute stature, parcourent aussi les rues: on voit qu'ils vivent en bon air, et en paix avec Dieu et avec eux-mêmes.

On trouve fréquemment des cafés meublés presque tous d'un billard; le prix des articles qu'on peut y consommer est assez modéré; la cause en est simple, le sucre en fait la base. Les *vendas*, ou maisons d'é-

piceries, sont aussi très-communes ; les maîtres se nomment *vendeiros* ; ils ont un débit considérable d'eau-de-vie de canne dont l'odeur est infecte, et que les nègres aiment passionnément ; cette liqueur se nomme *cachassa* : certains blancs, voire même des Européens, partagent ce goût effrené ; l'usage en devient bientôt funeste à ceux qui s'y livrent.

Un autre usage, plus dangereux encore par ses résultats, est celui des filles prostituées ; heureusement elles n'ont rien d'attrayant ; elles marchent vers le soir sous des capotes noires qui leur descendent jusqu'aux pieds, et sont presque toutes blêmes et laides. On chercherait en vain ces bayadères séduisantes des Indes, ces almées d'Egypte, ces nymphes d'Eu-

rope , qui , sous des dehors enchanteurs , entraînent dans le précipice. A Rio le vice a toute sa difformité.

Je me hâte d'abandonner la ville , pour faire quelques excursions dans la campagne : bien que tout ce qu'on peut y voir ne soit pas épuisé , l'occasion se présentera de rappeler les points importans des mœurs qui me sont échappés.

Une promenade que nous fîmes peu de tems après notre arrivée , sous les auspices du gouvernement , fut à la cascade de Tijuka , éloignée de de cinq ou six lieues de la ville ; des chevaux et un guide nous furent fournis : dès le matin nous sortîmes de la ville , émerveillés de la beauté des alentours. Les végétaux sont d'une vigueur de formes et de couleurs dont

on n'a pas d'idée dans les zones tempérées ; vers midi , quand nulle vapeur n'adoucit les objets , les feuilles des arbres semblent être d'un métal brillant , peintes du vert le plus vif et vernies. Ce ne fut qu'après une heure de chemin que nous atteignîmes la chaîne des montagnes de *Boavista* (Bellevue) , qu'il fallut gravir d'abord par une route que l'on commençait à tracer , et ensuite par des sentiers rocailleux et encombrés de pierres. Nous déjeunâmes à une venda appartenant à des Espagnols , et reprîmes incontinent notre route. Arrivés sur le plateau général , nous eûmes le coup d'œil de la baie et de la ville de Rio , qui se développaient devant nous comme une carte topographique ; au centre de cette

vaste plaine coupée d'eaux , de terrains en pleine culture , de maisons , et terminée par un horizon de montagnes ; au centre , dis-je , s'aperçoit un rocher isolé de forme pyramidale ; c'est là qu'est la maison de campagne de l'intendant général de la police. Nous nous trouvions alors auprès d'un site où tombe une cascade appelée cascade de *Boavista* , que nous ne visitâmes pas alors ; il a depuis été acquis par mon père , et deux de mes frères y dirigent une plantation de cafiers.

Je vais ici dire quelques mots en passant sur ce qui regarde la culture du café au Brésil. Les pays de montagnes lui convenant , la vallée de Tijuka offrit cette première condition. Il y croît d'une qualité qui

serait égale à celle du café Bourbon , si on le manipulait convenablement lors de la dessication. Au bout de trois ans il rapporte une demi-récolte , et, dès la cinquième ou la sixième année, il est en pleine vigueur ; sa durée est plus grande que dans les Antilles , parce que le Brésil ne connaît pas les ouragans affreux qui ravagent de tems en tems ces dernières. On ne voit pas encore de ces grandes propriétés , telles qu'il y en avait à Saint-Dominique : la plupart des planteurs ont ici une modération très-philosophique ; et dès qu'ils récoltent le produit de cinq à six mille pieds , ce qui les fait vivre eux et leur famille dans l'aisance , il ne se fatiguent plus à augmenter leur revenu.

Dans la plupart des habitations

qu'on rencontre sur le chemin de la cascade de Tijuka, on cultive en outre le manioc, le maïs, le ris et les haricots; mais ce n'est guère que pour la consommation des nègres dont la nourriture consiste en viande sèche (*carna secca*), cuite avec des haricots rouges et de la farine de manioc; le dessert se compose de bananes et de café, tonique qui remplace avantageusement le vin pour la réparation de leurs forces épuisées par le travail.

On rencontre continuellement sur la route que nous suivions des nègres portant sur leur tête des paniers de charbon, ou conduisant des mulets chargés de ce combustible. La première spéculation que fasse l'acquéreur d'un site dans cette val-

lée encore couverte de bois vierges, est de réduire en charbon, pour le vendre à la ville, les arbres qu'il fait abattre, et qui sont bientôt remplacés par le caféier. Le vieux général Hogindorff, plusieurs fois gouverneur dans les deux hémisphères, est à présent, comme il le dit lui-même, ermite et charbonnier sur les sommets du Corcovado (1).

Qu'ils sont majestueux ces bois primitifs, à travers lesquels on ne peut se frayer un passage qu'en coupant, çà et là avec une hache, les lianes de toute nature qui les en-

(1) Corcovado (*bossu*), montagne très-pittoresque, à une lieue de Rio, sur les flancs de laquelle naît la source qui fournit l'eau aux besoins de la ville.

lacent , et vont porter leurs fleurs étrangères sur les plus hautes cimes ! Ici l'arbre d'or devient d'un jaune de safran au tems de sa parure ; plus loin ce sont des mélastomes qui revêtent une livrée violette. Très-peu de palmiers se font remarquer dans ces solitudes ; la culture les multiplie aux environs des villes, moins cependant à Rio que dans le nord du Brésil. Je resiste au désir que je ressens de décrire les belles décorations qui se variaient continuellement à nos regards, et dont une échappée de mer complétait la magie. Mais si des papillons d'or et d'azur voltigent autour de ces massifs fleuris, des reptiles impurs se glissent sous les hautes herbes où l'on n'oserait

s'étendre et s'endormir, comme dans notre France.

Hors des sentiers frayés, on ne marche pas sans un certain effroi ; le voisinage des eaux est surtout à craindre sous ce rapport : il arrive pourtant moins d'accidens qu'on ne le pense ; mais il suffit que le danger menace partout, pour empoisonner le plaisir qu'on a à contempler les beautés naturelles prodiguées à ce pays.

Après avoir descendu presque autant que nous avions gravi, après avoir fait maints et maints détours, nous découvrîmes enfin cette cascade, aussi digne d'admiration qu'on nous l'avait annoncé : l'art du burin ne saurait en donner qu'une faible idée ; elle pourrait former à



Cascade de Cijuka dans les environs de Rio-Janeiro.

l'Opéra une décoration d'un effet certain. (*Voyez la gravure en regard.*) La nature du tropique y déploie toute sa pompe, mais ce n'est qu'une salle où il faut pénétrer pour jouir de son aspect. « Voyez, nous dit notre guide, sous cette grotte formée par deux immenses rochers, voyez cette table et ces espèces de niches faites de pierre; c'est là que s'est retiré le peuple de Rio, sous la conduite de l'évêque et des magistrats, lors de l'agression de Duguay-Trouin; ces dernières servaient à dire la messe. » Il disait; et un sentiment d'orgueil national fermentait dans notre sein au souvenir de nos faits d'armes mêlé à cette scène imposante. L'onde formait en tombant des sons plus harmonieux

pour notre oreille ; au lieu de m'inviter au sommeil , elle m'excitait à rechercher dans ma mémoire le fait qu'elle consacre.

Vers l'an 1770, la cour de Lisbonne , par une politique contraire à ses véritables intérêts, ayant épousé la cause de la Grande-Bretagne contre la France , de hardis marins de cette nation s'armèrent en guerre pour capturer les navires portugais.

Un simple officier de marine , le capitaine Duclair , conçoit le téméraire projet d'aller s'emparer de la riche capitainerie de Rio-Janeiro, et met à la voile avec une escadre de cinq bâtimens , et mille hommes seulement. Arrivé à sa destination , il force l'entrée de la rade , et ordonne

le débarquement le plus près possible de la ville.

Quoique surpris , dom Francisco de Castro , gouverneur de Rio à cette époque , mit en un instant cette capitale à l'abri d'un coup de main. Duclair fut forcé d'attaquer incontinent ; il espérait par un choc impétueux pénétrer dans la ville , et n'attendait plus le succès que du désordre ou du hasard ; tout lui fut défavorable : accablé par le nombre , il venait de se rendre et de demander une capitulation , quand il fut atteint par un coup de feu dont il périt ; tous les compagnons de son infortune , ou périrent , ou furent jetés dans une prison.

La nouvelle de ce désastre se répandit bientôt en Europe , et y fut même exagérée en France : un héros ,

Duguay-Trouin, jura d'en tirer vengeance. Il sollicita auprès de Louis XIV, et en obtint quelques vaisseaux de l'État, dont il renforça un armement que lui avaient préparé quelques armateurs de Saint-Malo. Le roi de France lui confia environ quatre mille hommes.

La diligence qu'il mit aux préparatifs de cette expédition fut grande ; mais le secret n'en fut pas si religieusement gardé qu'il ne transpirât jusque dans le cabinet de Saint-James. L'ayant d'abord redoutée pour lui-même, ce cabinet envoya un aviso à la cour de Lisbonne, d'où il fut enfin expédié pour Rio-Janeiro, avec injonction pressante à dom Francisco de Castro de mettre tout sur le meilleur pied de défense possible.

Le nom de Duguay-Trouin était

la terreur des Anglais. Cet illustre marin n'ignorait pas qu'ils devaient venir bloquer la rade de Brest avec une flotte considérable ; vingt vaisseaux se présentèrent à cet effet, mais Duguay-Trouin les avait prévenus ; il voguait déjà sur l'Océan-Atlantique. A la hauteur de San-Salvador, il éprouva le désir d'y commencer les dégâts qu'il voulait causer au Brésil ; la crainte de manquer d'eau l'en empêcha, il continua directement son voyage.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis que dom Francisco de Castro avait reçu l'avis du danger qui menaçait sa capitainerie, quand la flotte française apparut en rade : c'était en septembre 1771.

Il faut avoir vu les fortifications

établies à l'entrée de la baie de Rio , pour apprécier au juste la manière héroïque dont y pénétra la flotte de Duguay - Trouin , quoiqu'une escadre au moins aussi nombreuse que la sienne s'y opposât. Il fut bientôt auprès de la ville sur laquelle il devait exercer sa vengeance , secondé par des lieutenans d'un grand mérite , car il les avait choisis. C'étaient les chevaliers de Goyon , de Courserac , de Beauve et de Saint-Germain ; les soldats étaient dignes de leurs commandans.

Etonné de trouver la ville si bien préparée à le recevoir , Duguay-Trouin ne se découragea pas , et se prépara à la bombarder. L'île des Chèvres , située à cent pas de la ville , ne lui résista pas. Les Portugais en

l'évacuant eurent à peine le tems d'enclouer les batteries , et de couler à fond deux vaisseaux marchands échoués sous le fort de la Miséricorde ; un troisième tomba au pouvoir du chevalier de Goyon.

Le débarquement général s'effectua le 14 septembre sans beaucoup de peine , Duguay-Trouin ayant fait balayer par le feu de quatre bâtimens le rivage où il voulait qu'il se fît. Il prit le commandement en chef de sa petite armée , forte de trois mille trois cents hommes. Quatre mortiers et vingt pierriers furent organisés pour faire une artillerie de campagne.

L'alarme était dans la ville. Le résultat d'un conseil de guerre , assemblé par dom Francisco de Cas-

tro et Gaspard da Costa, fut qu'il ne fallait pas commettre le sort de la ville au hasard d'une bataille, mais tâcher d'attirer les Français sous les mêmes retranchemens témoins de la défaite de Duclair, et qu'en gagnant du tems on aurait la possibilité d'être secouru par l'armement qu'on avait fait demander à dom Antonio d'Albuquerque, gouverneur de la capitainerie de Minas Geraës.

Les Français ne donnèrent pas dans le piège; Duguay-Trouin établit quelques pièces de canon pour battre les retranchemens des Bénédictins. Les Portugais cependant incendièrent eux-mêmes plusieurs magasins, et firent sauter le bâtiment échoué, déjà mentionné, après y

avoir fait quelques prisonniers dont ils s'efforcèrent en vain de tirer ouvertement des renseignemens sur l'état véritable des forces de l'agresseur ; mais ceux-ci se laissèrent pénétrer par la ruse d'un Normand, nommé Dubocage, et naturalisé Portugais, lequel, par zèle pour sa nouvelle patrie, avait déjà causé beaucoup de dommages à l'expédition française. Il se déguisa en matelot ; et, comme s'il était du nombre des prisonniers, il se fit conduire par des soldats dans le lieu où ils étaient gardés. Liant bientôt conversation avec ses prétendus compagnons de captivité, il en obtint la confession qu'on désirait. Sur son rapport le conseil résolut à l'unanimité d'attaquer de

vive force une troupe si faible , et de l'exterminer.

En vain ils le tentèrent : quinze cents hommes , sous le commandement de Gaspard da Costa , voulurent s'emparer de la colline occupée par le chevalier de Goyon. Une ruse de guerre leur fit même ouvrir la barrière du camp français ; mais la valeur du poste , et l'apparition de trois cents grenadiers que Duguay-Trouin conduisait lui-même par un chemin couvert, firent échouer cette tentative. Les Portugais se replièrent , espérant que les forces de leurs ennemis allaient se mettre à leur poursuite , et tomber dans le piège qu'ils leur tendaient. Duguay-Trouin sut arrêter la fougue de ses guerriers.

Le 19, averti par le chevalier de Beauve que toute l'artillerie de l'île des Chèvres était en état de battre en brèche, Duguay - Trouin jugea qu'il était tems d'envoyer une sommation au gouverneur. La teneur en était, qu'il demandait raison de la part du roi de France de l'assassinat du commandant Duclair, et du traitement rigoureux fait aux prisonniers français, malgré qu'ils se fussent rendus à discrétion; qu'il exigeait qu'on payât une contribution en indemnité, et qu'on remît en outre entre ses mains les auteurs du massacre de Duclair, pour en tirer une vengeance exemplaire.

Dom Francisco répondit que le capitaine Duclair étant venu faire un coup de main dans son gouverne-

ment , sans mission du roi très-chrétien , ses compagnons avaient été traités selon les lois de la guerre ; que pour l'assassinat de leur chef , on en ignorait l'auteur , et que , s'il eût été découvert , il eût reçu le châtiment de cet homicide ; que , relativement à ce qui le regardait lui-même , il était prêt à mourir à son poste plutôt que de trahir les intérêts du roi son maître.

Duguay-Trouin se prépara dès-lors à porter les grands coups : le feu des batteries françaises ne discontinua plus , et endommagea considérablement les fortifications des bénédictins. L'assaut fut résolu pour le lendemain. Il profita des ténèbres pour envoyer des chaloupes remplies de troupes , afin qu'elles s'em-

parassent de cinq bâtimens portugais rangés sur la côte. Un orage survenu tout à coup les fit apercevoir, et elles essuyèrent un feu de mousqueterie qui ne les découragea pas ; elles commencèrent l'attaque. Duguay-Trouin, voyant le feu des vaisseaux se diriger sur ses chaloupes, fit partir lui-même un coup de canon qui devait servir de signal pour que toutes les batteries tirassent en même tems contre la ville.

Ces détonations spontanées, le bruit de la foudre, rendu plus terrible par les nombreux échos de la baie, la lueur des bouches à feu et celle des éclairs, frappèrent de terreur les habitans de cette cité, contre laquelle le ciel, la terre et les enfers semblaient déchaînés. Ils

se mirent à fuir en désordre vers l'intérieur des terres, emportant avec eux ce qu'ils purent de leurs trésors. Les milices elles-mêmes, l'état-major et le gouverneur abandonnèrent les remparts : la ville était déserte, et toutefois les éclats redoublés du tonnerre et de l'artillerie des assiégeans dérobèrent à Duguay-Trouin la connaissance de cette désertion.

A la pointe du jour, près de faire son entrée dans ce lieu de désolation, un officier français nommé Lassalle se présenta à lui. C'était un aide-de-camp de Duclair qui, à la faveur du tumulte, était venu à bout de forcer sa prison. Il lui annonça l'évacuation de la capitale du Brésil, et le prévint qu'avant de se retirer les ingénieurs avaient miné les forti-

fications des bénédictins et des jésuites , espérant ensevelir les Français sous leurs décombres.

Pouvant à peine ajouter foi à ces détails , Duguay-Trouin s'assure bientôt de leur vérité ; il entre dans la ville , occupe les forts dont il fait éventer avec soin les mines , et , tranquille possesseur de Rio , il reçoit les bénédictions des détenus français dont les prisons avaient été forcées. Bientôt il se vit obligé de réunir tous ses efforts pour réprimer le pillage auquel se livraient les troupes ; et , malgré l'exécution de quelques réfractaires , il n'y parvint qu'à peine.

Le fort de Santa-Cruz tenait encore ; il le somma de lui ouvrir ses portes sous peine d'être bombardé. Sa prompte reddition le rendit maî-

tre absolu de la baie et de la ville ; mais il craignit de perdre le fruit d'une réussite miraculeuse , s'il ne parvenait à les faire échanger contre une forte contribution.

En conséquence , il fit dire au gouverneur que s'il ne rachetait pas au plus tôt la capitale du Brésil , il allait la faire détruire de fond en comble ; et , pour joindre l'effet à la menace , il chargea deux cents grenadiers d'aller incendier toutes les maisons de campagne à une demi-lieue à la ronde. Les milices brésiliennes tentèrent en vain de les repousser , Duguay-Trouin les avait fait appuyer par des renforts. Ces extrémités obligèrent les malheureux colons de faire offrir par le gouverneur 1,500,000 francs , payables à des délais plus ou moins

éloignés , conditions que le vainqueur rejeta avec mépris. Sur ces entrefaites il fut averti par des nègres que le secours demandé à dom Antonio d'Albuquerque était près d'arriver , conduit par le capitaine général en personne , et que , pour faire une plus grande diligence , la cavalerie conduisait des fantassins en croupe.

Duguay-Trouin , par une mesure hardie et rapide , avait mis sa petite armée en état de les recevoir , quand dom Francisco de Castro fit renouveler ses offres en y ajoutant 25,000 fr. qu'il s'engageait à payer de sa propre bourse , plus cinq cents caisses de sucre , et toutes les provisions qui pourraient être nécessaires à sa flotte. Après une courte indécision , et sur

l'avis de son conseil de guerre, Duguay-Trouin accepta ces propositions en y mettant la clause que la contribution serait acquittée en entier dans la quinzaine. Il se tint cependant sur ses gardes, pensant bien que les Portugais l'attaqueraient de nouveau, s'ils le pouvaient, au mépris du traité. Ils le respectèrent toutefois, de façon que les caisses de sucre et les autres approvisionnements ayant été transportés à bord des navires français, la contribution fut payée le 4 octobre : ce jour même Duguay-Trouin remit la ville au gouverneur, et permit aux négocians portugais de racheter de ses gens les objets de commerce dont ceux-ci étaient en possession, surtout les

bâtimens , qui le furent en effet , à l'exception d'un petit nombre que les Français livrèrent aux flammes.

Duguay-Trouin s'était réservé l'occupation des forts qui pouvaient protéger sa sortie de la barre , jusqu'à ce qu'il l'eût dépassée ; ce qui eut bientôt lieu à la grande satisfaction des habitans.

Il avait rendu scrupuleusement aux jésuites les trésors des églises pour les remettre de sa part à l'évêque de Rio , et s'était conduit en tous points non en pirate , mais en conquérant , aussi porté à ménager les intérêts de ses ennemis que ceux de son souverain. L'honneur de la France fut relevé , et le Portugal , dont la fausse politique lui avait fait préférer l'Angleterre à la France , paya cher son

erreur , puisque cette expédition fit subir à la colonie une perte de 27 millions , somme à laquelle furent évalués les dommages qu'elle causa tant au gouvernement qu'aux particuliers.

Les tempêtes firent perdre à la France une partie du butin qu'emportait la flotte de Duguay-Trouin , et , ce qui était plus funeste encore , un excellent officier dans la personne du chevalier de Courserac , qui commandait *le Magnanime* , à bord duquel se trouvait 600,000 livres en or. Ce vaisseau fut abîmé dans les ondes. Celui de Duguay-Trouin faillit à avoir le même sort , et ce grand capitaine avoue qu'il ne dut son salut qu'à l'amitié et au dévouement du chevalier Bois de Lamothe qui , sur *l'Argonaute* dont il était le comman-

dant, voulut s'exposer à une mort presque certaine plutôt que de l'abandonner.

Le résultat de l'expédition donna 92 pour 100 de bénéfice aux armateurs, et sans le dommage causé par la tempête il eût rapporté plus de 100 pour 100. Cette tempête détourna aussi Duguay-Trouin d'aller tenter la même fortune dans le port de Bahia où avaient été envoyés les officiers de l'expédition du capitaine Duclair.

La modération avec laquelle ce grand homme rend lui-même compte de cette inconcevable campagne, relève encore, s'il se peut, l'héroïsme qu'il y déploya, et qu'il sut communiquer à tous ses compagnons. Sous un pareil vainqueur on peut tomber sans honte.

Rio se releva bientôt d'une pareille atteinte, tant le Brésil a de ressources en lui-même. Quel pays offre les mêmes avantages? jamais de peste, point de volcans, et une fertilité qui fait rendre à la terre cent cinquante et deux cents pour un.

Avant que le souvenir d'une telle expédition se perde, la cascade de Tijuka cessera de couler. Nous nous baignâmes dans les bassins qu'elle alimente, quoique notre guide nous eût raconté qu'un mois auparavant il s'y était noyé un jeune seigneur nommé le comte de Barrero. Il est vrai que les rochers du fond sont extrêmement glissans, et que pour peu qu'on perdît connaissance, et qu'on ne fût pas secouru à tems, on pourrait avoir le même sort.

Nous y fîmes aussi rafraîchir le vin que nous bûmes lorsqu'on nous servit le dîner. Les vins de Madère, de Ténériffe, de Porto et de Lisbonne, sont ceux que l'on consomme communément à Rio. On y trouve aussi du Bordeaux, mais il deviendra plus rare à cause des impôts dont on vient de le rendre l'objet, sous prétexte qu'il faisait un grand tort aux sociétés qui tiennent la ferme des vins de Porto.

Quoiqu'on puisse faire très-bonne chère à Rio, un gastronome cependant ne saurait se satisfaire. Un article de première nécessité, tel que le beurre frais, qu'on ne peut s'y procurer, entrave beaucoup l'art du cuisinier; la pâtisserie, par exemple, n'y peut être bonne, composée avec

du beurre salé , que l'on y apporte en abondance d'Irlande. Il y a privation de presque tous les légumes d'Europe ; en récompense quelques-uns de ceux du pays sont très-bons. Le chouchou , espèce de petit concombre ovale qui vient après une liane , et qui a un peu le goût de l'artichaut , est savoureux. Le chou palmiste est cependant préférable ; c'est le cœur d'un palmier qui , coupé en lanières fines et bien accommodé au jus , a quelque analogie avec nos cardons , mais est bien plus délicat encore. La viande de boucherie , qui n'est pas très-chère , n'est pas non plus d'une bonne qualité. On ne tue presque pas de moutons pour la chair desquels les habitans ont une espèce d'éloignement. Le porc y est

d'une qualité supérieure, même à celui d'Europe. Le gibier est très-abondant et très-bon, le poisson excellent. Quant aux fruits, l'Amérique est encore bien moins favorisée que l'Europe; mais quand l'art des jardiniers aura, par des greffes successives, amélioré les espèces, ils acquerront peut-être une qualité équivalente. L'ananas, l'orange et le fruit du manguier quand il est choisi, sont les plus exquis. Les melons, qui dans certains tems sont assez multipliés, sont presque toujours bons, quoique petits. La meloncia ou melon d'eau est un des plus agréables mangers quand on a chaud; il y en a de roses et de blancs. Ce fruit est connu dans le midi de la France, en Italie, en Espagne et en Portugal.

Après que notre repas fut achevé, nous nous dispersâmes pendant une heure ou deux dans les sentiers qui avoisinent la cascade. Nos regards plongeaient au loin sur la plaine de Tijuka, remplie d'habitations dont la culture est plus soignée que dans les montagnes. Les cafiers, les bananiers aux larges feuilles, les orangers éclatans et les manguiers au feuillage foncé, en sont les principaux arbres. Toutes les propriétés ne sont séparées l'une de l'autre que par des haies vives, composées d'arbustes de la famille des mimosa, portant des fleurs dont l'air est embaumé dans la saison où elles donnent. La vallée de Tijuka est une des plus fertiles de la terre; elle devrait, au bord de la mer, servir d'emplacement à une

ville dont l'existence et les fortifications seraient utiles pour y empêcher les débarquemens de troupes qu'une puissance agressive pourrait tenter ; car , ayant une fois le pied dans le pays à cinq lieues seulement de Rio , une expédition de ce genre pourrait , en tournant les montagnes , venir attaquer la capitale , sans que l'état presque inexpugnable de la baie de Rio eût pu l'en garantir.

A l'heure désignée pour le départ , chacun de nous reprit sa monture , et nous repassâmes par les mêmes chemins pour regagner la ville. Seulement le soleil sur son déclin donnait une forme différente aux montagnes et aux massifs de bois vierges : l'aspect de la nature à cette heure devient plus solennel , les sons mêmes

qui parcourent les solitudes sont plus doux à l'oreille de l'homme ; c'est l'heure où les oiseaux forment leurs concerts d'alégresse. Ceux du Nouveau-Monde, d'un plus beau plumage en général que ceux d'Europe, ont des voix moins belles. Je ne pense pas que les progrès de la civilisation puissent perfectionner leur talent pour la musique. Nous en rapportions quelques espèces que l'insensibilité propre aux naturalistes nous avait fait abattre à coups de fusil, ainsi que des papillons superbes, des insectes, et quelques serpents du genre à peu près de la vipère, nommés *jarraracas*. Nous avions aussi un individu qu'on désigne sous le nom de *cobra coral*, serpent corail, à cause des lignes transversales, alternative-

ment noires et rouges, dont son corps est revêtu. On le dit très-venimeux ; mais les récits des habitans des campagnes sont si exagérés à cet égard, qu'on ne doit pas y ajouter entièrement foi.

Ces braves gens sont si pusillanimes, que leur vie est empoisonnée par les terreurs que chaque nuit ramène. Les loups-garoux, les esprits, les démons, ne leur laissent pas de sécurité. La fable des vampires surtout est en grand crédit parmi eux. Ils en racontent des histoires qui feraient pâlir lord Byron. La vue d'un feu sur les hauteurs inaccessibles des bois vierges, leur fait croire au rassemblement de sorciers qui méditent leur perte. Dans le nombre des absurdités qu'ils racontent au foyer du

soir , on est surpris de retrouver une trace bien suivie de certains contes des *Mille et une Nuits*. Le long séjour des Maures en Portugal est la source de ce mélange. On trouve d'ailleurs des rapports immédiats entre quelques points des mœurs moresques et plusieurs coutumes du Brésil : la manière , par exemple , dont les dames s'asseient en croisant les jambes sous elles-mêmes , et celle très-ordinaire dans l'intérieur de prendre les repas sans table , se les faisant servir sur des nattes nommées *esteras*. La confection de selles et d'étriers encore en vogue vient évidemment de l'Arabie en ligne directe , ainsi que la mode des encadremens de croisée , à l'instar de celles des harems dont nous avons parlé dans la

description de Rio. Puisque nous voici de retour, nous allons achever de rapporter ce qui concerne cette ville remarquable, pour ensuite parler en termes généraux du reste de la capitainerie.

C'est le vendredi saint qu'on se fait des cadeaux annuels, au lieu du jour de l'an. La semaine sainte est encore remplie du spectacle pompeux des processions, où la passion de Notre Seigneur est mise en action. Judas en est le héros principal; mais il en est bientôt puni, car, le lendemain de son triomphe, on le voit pendu en effigie à tous les arbres des environs, non plus dans son costume de juif; il est alors revêtu de pantalons, d'habits, de bottes, de tout l'accoutrement moderne: peut-être est-ce pour faire comprendre qu'un

bon nombre de Judas qui circulent habituellement dans les villes, devraient avoir le même sort.

Une superstition bizarre, dont presque tout le monde se rit, même ceux qui en profitent, est de faire assister à la procession du vendredi qui précède Pâques, saint Georges représenté par un mannequin couvert d'armes brillantes, et monté sur un coursier vivant, que des valets conduisent respectueusement par la bride. Son chapeau est orné de tous les diamans de l'une des plus puissantes familles du Portugal. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que ce grand saint est lieutenant-général du royaume, et que ses appointemens sont payés à une congrégation religieuse chargée de les lui faire tenir. Les sauvages tupinambas en faisaient

autant pour l'instrument nommé *marraca*, auquel ils apportaient pendant le jour une quantité de mets que ce bois devait manger pendant la nuit.

Au moment de l'élévation, quand on célèbre la messe dans les églises, il part ordinairement un paquet de fusées; c'est même assez l'habitude d'en tirer en plein jour. Le bruit qu'elles font plaît extraordinairement aux nègres, mais fatigue souvent les étrangers. A la Saint-Jean, à la Saint-Pierre, on allume des feux de joie, et la populace tire autour des marrons et des pétards de tous calibres, dont les passans sont quelquefois blessés; on se plaît même à tirer les fusées volantes horizontalement, au lieu de les diriger en l'air.

La police publique voudrait qu'on empêchât ces abus. La plus grande partie de l'artifice dont on use à Rio vient de la Chine.

Un autre usage aussi incommode est celui-ci : aux jours gras on trouve à acheter des boules de toutes couleurs en cire , évidées en dedans et remplies d'un liquide qui devrait être de l'eau de senteur. L'habileté est de jeter aux passans , amis ou ennemis , maîtres ou esclaves , ces boules qui , en tombant sur le visage ou sur les habits , font un mal assez cuisant , et en se crevant , versent l'eau qu'elles contiennent. Si l'on a le malheur de sortir ces jours-là , on ne revient chez soi qu'inondé de la tête aux pieds ; parce que de certaines maisons , de celles surtout qui forment les angles

des rues , on vous jette des baquets entiers d'eau douce ou de mer sur le corps. Pendant ces saturnales il ne faut pas s'aviser de se fâcher , car on se mettrait les noirs , les mulâtres et les blancs contre soi , et l'on serait peut-être exterminé. Le mieux est de rester à son logis.

Bien que ces scènes scandaleuses ne conviennent plus guère à une capitale telle que Rio-de-Janeiro , il est probable qu'elles se renouveleront long-temps ; encore long-temps aussi nos écoliers d'Europe lanceront des boules de neige dans le dos de leurs professeurs !

Les baptêmes , les mariages se font à peu près comme dans les autres pays où fleurit le christianisme. On enterre les morts avec le visage découvert , et

les personnes riches sont inhumées dans les églises. Une des plus grandes preuves de la salubrité de ce climat chaud , est que cette coutume pernicieuse , même en Europe , n'engendre pas d'épidémies. L'enterrement des petits enfans a plutôt l'air d'une fête que d'un deuil ; on les promène dans les rues avec le costume des petits saint Jean de nos processions de la Fête-Dieu en France. C'est même sous le nom d'*anginhos* (petits anges), que les mères , dès qu'ils passent sous les croisées de leurs maisons , les désignent à leurs enfans , et leur disent : « Venez , venez voir les petits anges ; voilà comme vous seriez si vous mouriez. »

Ils ressemblent eux-mêmes un peu à cette petite momie par la couleur

de leur teint, qui n'est pas animé du carmin que l'on voit briller sur le visage des enfans d'Europe. Ceux-ci perdent également leur éclat dès qu'ils sont transportés dans ce pays, où les jeunes filles ont toutes une extrême pâleur. La plupart n'en sont pas moins très-jolies. La teinte du marbre, dans une statue, ne fait rien à la pureté des formes; non que je veuille dire qu'elles soient de marbre, elles sont en général affables et bonnes, excepté pour les esclaves que l'habitude leur fait regarder comme des brutes destinées à recevoir des coups, même de leurs mains délicates.

Ce qu'on ne retrouve plus à Rio, c'est une coutume célébrée par les heureux voyageurs qui nous ont de-

vancés. Ces aimables Américaines ont perdu le goût de jeter des fleurs sur la tête de ceux qu'elles distinguaient, et auxquelles elles destinaient leurs faveurs : plus de bonnes fortunes de ce genre à espérer ; il faut d'autres talismans que sa bonne mine pour y prétendre à présent : autre tems, autres mœurs.

Comme il faut laisser dans les sujets les plus féconds quelque chose à dire, nous abandonnerons à ceux qui voudront entreprendre le voyage le soin de reconnaître les erreurs et les oublis dont nous sommes involontairement coupables. Nous allons cependant ajouter un aperçu sur l'état du commerce au Brésil, depuis que les Anglais s'y sont établis. Les négocians portugais et brésiliens se bor-

naient à correspondre avec leur métropole, ses autres colonies, et à la Chine, où ils ont un établissement à Macao. Après l'arrivée du roi et l'affranchissement des ports du Brésil, les Anglais y vinrent, et la concurrence des objets de leurs manufactures qu'ils y apportèrent les fit bientôt tomber dans un discrédit fatal à quelques-uns. Comme la nation portugaise était redevable à l'Angleterre d'avoir facilité le passage du prince-régent au Brésil, et d'être venue la secourir dans les affaires du Portugal contre la France, le sort de ces négocians anglais fut plaint du monarque, qui leur accorda des faveurs très-grandes, comme, par exemple, de ne payer que quinze pour cent à la douane, tandis que les Portugais et les

Brésiliens en payaient seize. Aussi leur position changea-t-elle dans la suite du tout au tout. Le commerce d'approvisionnement en comestibles qu'ils entreprirent pour Rio, au moyen de leurs correspondans de Monte-Video et de Buenos-Ayres, fut une des principales sources de la prospérité à laquelle ils sont parvenus, et qui a excité contre eux l'envie des autres négocians. Leur position en effet est agréable; ils savent jouir des choses de la vie; leurs habitations se distinguent par une propreté extrême et d'assez jolis jardins; ils vaquent à leurs affaires sur de fort beaux chevaux. Néanmoins on vient de supprimer tout récemment les droits qui faisaient crier à l'injustice; mais peu leur importe, car ils sont assez riches

pour être certains de le devenir encore davantage. Ils jouissent de la liberté de leur culte, pour lequel ils payent des ministres, et possèdent un cimetière, où ils dorment, en belle vue et en bon air, sur une éminence située auprès d'une des anses qui se trouvent au revers de la ville lorsqu'on a doublé la pointe de Saint-Benoît. Il y a au milieu une chapelle à trois arcades, ombragée par des massifs d'arbres; des pierres sépulcrales attestent que tous leurs compatriotes ne retournent pas en Angleterre, quoiqu'ils se portent presque aussi bien que les moines.

La position des Français n'est pas à beaucoup près si florissante. D'abord il y a moins long-temps qu'ils retournent dans le pays, où ils ont cependant

été bien accueillis. Le commerce de détail auquel ils se livrent ne saurait leur devenir très-avantageux , et la grande concurrence qu'ils rencontrent les réduit presque à la fâcheuse position où les Anglais se sont aussi trouvés dans le principe. Espérons que leur industrie leur ouvrira des sources de richesses dont profitera en même tems le pays qu'ils affectionnent. La branche des manufactures leur est ouverte , et les arts ainsi que les métiers sont arrivés en France à un tel degré de splendeur , que la réussite en serait certaine en les naturalisant au Brésil ; les ouvriers habiles en tout genre gagnent leur vie à Rio d'une manière satisfaisante.

Les choses de première nécessité sont ruineuses : maisons , vêtemens ,

vivres , tout est d'un prix exorbitant ; et une famille qui vit à Paris dans l'aisance avec mille écus , doit dépenser dix mille francs pour avoir le même état d'existence. Voilà ce qui s'oppose le plus à l'amélioration des fortunes de ceux qui commencent sans beaucoup de fonds.

On trouve à Rio , outre quantité de Français qui tiennent des magasins assortis , à peu près , des mêmes articles, presque autant de marchandes de modes que dans la rue Vivienne , des tailleurs , des menuisiers , des boulangers et des ouvriers de plusieurs autres états.

La branche d'industrie qui offrirait les plus grands avantages , et celle pourtant qu'on néglige le plus , est l'agriculture ; le gain qu'il y a à faire

est dans cette proportion, qu'on peut recueillir au bout de dix ans en rente ce qu'on aura mis de fonds dans une entreprise la première année. Nous n'avons ni la place, ni le loisir de développer l'évidence de cette proposition; mais elle n'en est pas moins certaine. Le café surtout ne demande pas de grands frais, et le bénéfice en est des plus considérables.

Outre les Anglais et les Français, les Italiens se livrent aussi au commerce; ils tiennent surtout des cafés: les Allemands s'y montrent depuis l'arrivée de l'archiduchesse Caroline d'Autriche, aujourd'hui princesse royale des royaumes unis du Portugal, Brésil et Algarves. La réception de cette princesse a été l'occasion de fêtes vraiment somptueuses

et magnifiques. Nous n'avons vu nulle part encore, sans en excepter Paris, des illuminations plus brillantes et plus long-tems prolongées. Concerts, distributions de vivres, combats de taureaux, tournois, tels ont été les divertissemens qui ont eu lieu pendant des semaines entières. Les feux d'artifice et les détonations d'artillerie complétaient l'expression de la joie publique.

On aime beaucoup les salves d'artillerie, et l'on a souvent occasion d'en entendre : la fête des grands saints, et les jours de naissance des membres de la famille royale, sont célébrés par le bruit du canon des forts et des bâtimens de l'Etat. On attribue à ces fréquentes commotions un changement sensible qui s'est

opéré dans l'état atmosphérique de cette ville. Avant l'arrivée du roi il y avait à Rio , presque chaque jour, l'après midi , un orage qui ne durait qu'une heure ; on l'appelait *trevoada* , qu'on ne saurait traduire que par ces mots , tonnerre , pluie et vent. On avait l'habitude de se donner rendez-vous après la *trevoada* : il n'en est plus ainsi ; les orages à présent n'y sont guère plus fréquens que dans la France. Aux équinoxes on a des semaines , quelquefois des mois de pluie. Ces deux années-ci ont été presque entièrement pluvieuses. Ce phénomène se fait , dit-on , sentir tous les seize ou dix-huit ans.

Le tems où la chaleur est le plus incommode sont les mois de dé-

cembre, janvier, février et mars. Les huit autres mois sont plus tempérés; mais, lors même que le soleil arrive au tropique du capricorne, et qu'alors il est perpendiculaire sur Rio, la chaleur est tellement tempérée par le vent de mer qui souffle tous les jours, à l'exception de trois ou quatre par an, qu'elle n'est pas insupportable. Le thermomètre de Réaumur n'y monte guère au dessus de 28°, et se tient habituellement à 14 ou 16.

Dans les sécheresses les végétaux, excepté ceux des plaines, ne souffrent presque pas, et n'en sont pas moins verts; l'eau hygrométrique en entretient la sève et l'éclat jusqu'aux sommets des rochers les plus élevés.

Les maisons de Rio sont cons-

truites de manière à ce que le vent y circule facilement. Un corridor dans lequel aboutissent toutes les chambres règne d'un bout à l'autre. Les habitans tiennent sur les croisées, dont une grande quantité n'ont pas de vitraux, mais de simples volets qui se ferment en dedans, des vases poreux dans lesquels l'eau se conserve extrêmement fraîche, même quand ils sont au soleil. Cette particularité tient, comme on le pense assez généralement, à ce que l'eau qui suinte emprunte, en se vaporisant, une grande partie du calorique de l'eau intérieure. Ces vases sont véritablement les coupes de l'hospitalité; chacun peut y boire à loisir. Les maîtres et les valets s'y désaltèrent indistinctement.

Les architectes de Rio , d'ailleurs très-habiles , sont brouillés avec l'angle droit positif. Tous les montans des portes et des fenêtrés en forment un insensiblement obtus , mais toujours le même. Il n'y a pas d'appartement qui soit un carré exact ; c'est un losange dont les angles ont la même valeur que celui de la coupe des pierres ; il n'existe assurément pas deux villes au monde sur ce modèle.

Les maisons de campagne ont presque toutes une galerie soutenue par des colonnes dont l'effet est très-pittoresque ; cette galerie se nomme *varenda* (varendé.) L'usage des vitres s'introduit tous les jours davantage , et la commodité en est sensible les jours de pluie ; car alors les habitans dont les maisons en sont

dépourvues , sont forcés de tenir leurs volets fermés , et d'allumer leurs chandelles ou leurs lampes. Les rues sont inégalement éclairées ; les habitans se font accompagner la nuit par des esclaves qui portent des torches enduites de résine répandant beaucoup de lumière. Des patrouilles nocturnes se promènent dans les rues pour assurer la tranquillité publique. Outre les troupes en garnison , Rio jouit de l'inappréciable avantage d'avoir des milices ou gardes nationales. L'utilité dont elles sont pour le maintien des droits civils est assez reconnue ; les Etats-Unis surtout en ont fait l'expérience. Cette institution se retrouve dans toutes les parties du Brésil.

La juridiction des gouverneurs de

Rio-Janeiro s'étend sur celle de Saint-Thomé, la moitié de celle de Saint-Vincent, et une portion de celle de Espirito-Santo. Elle est limitrophe au nord avec celle de Minas-Geraës, de laquelle elle se trouve séparée par le Rio Preto (fleuve noir) et la Parahyba, ainsi que par la montagne Mantiqueira; au sud elle se termine à l'Océan qui la baigne également à l'est; à l'ouest enfin elle touche à la province de Saint-Paul.

Du cap Frio au cap de la Trinité elle a cinquante lieues de côtes; elle est divisée en deux parties par les montagnes des Orgues: la partie septentrionale ou plateau élevé, et la partie méridionale ou maritime.

Celle-ci contient quatre districts: Ilha-Grande, Rio-de-Janeiro, le

cap Frio et Goytacazès. La première n'en contient que deux, Parahyba-Nova et Cantagallo.

Nous allons, avant de passer à la description succincte de ces districts, parler le plus généralement possible des montagnes, des fleuves, des baies, des lacs les plus remarquables de la capitainerie.

Montagnes : Les principales entre Rio et le cap Frio se nomment Macacù, Sainte-Anne, Sambé, Tapacorà et Urussanga. La dernière est celle de San-Joam (Saint-Jean), située à une lieue au dessus de l'embouchure du fleuve de ce nom. La montagne de Jarixinò se trouve à six lieues et demie de la capitale; dans le district de Parahyba-Nova est celle de Bocaina.

Fleuves. La capitainerie que nous arpentons si rapidement contient un grand nombre de fleuves, de rivières et de torrens : quelques-uns sont navigables vers leur embouchure ; la plupart ont leur origine dans les montagnes des Orgues, et souvent leur cours donne naissance à des chutes d'eau, dont quelques-unes sont célèbres. Nous ne ferons que les nommer sans les suivre dans leurs longs circuits et leurs ramifications. Le rio Parahyba, qui, pénétrant sur le territoire de Saint-Paul, recueille beaucoup de petites rivières, et baigne les villes de Thaubatè, Pindamonhaganba, Guaratinguetà, Lorêna et quelques autres, n'arrive à la mer qu'après avoir formé une

quantité considérable d'îles plus ou moins grandes.

Le Macahè se dégorge dans la mer en face des îles Sainte-Anne, situées à dix lieues du cap Frio, et forme la séparation de ce district et de celui de Goytacazès. Le fleuve Saint-Jean parcourt une des faces de la montagne de ce nom, et sert au transport d'une grande quantité de bois de construction. Il a son embouchure sept lieues plus loin que le précédent. Le Curubichas et la Banannal viennent l'alimenter à gauche de son cours ; à droite il reçoit le Bacaxà ou fleuve d'Or. Celui-ci, peu avant son embouchure, forme un lac où se dégorge le Capivari ; trois lieues plus loin il reçoit encore le fleuve

Ipùca qui commence près du Machè , et forme une île assez grande, et enfin les rivières de la Lontra et de Doirado sur les bords de laquelle est un jiquitibà dont le tronc a cinquante-six palmes de circonférence. Ces dernières sont navigables , et se joignent au fleuve Saint-Jean par la rive septentrionale.

Le Guandù , qui ne prend ce nom qu'au confluent de la rivière Sainte-Anne , et celle dos Lages dont il se trouve formé , se jette par deux canaux dans la baie de Marambaya , après avoir traversé la Real Fazenda , (ferme royale) de Santa Cruz , dont les jésuites ont été les possesseurs. Ceux-ci , pour éviter les dommages de ses inondations , firent ouvrir une

vallée de trois quarts de lieue par laquelle il déverse le superflu de ses eaux, lors des crues extraordinaires, dans le Taguhay, ruisseau qui lui est parallèle.

Enfin le Mambucàba sort de la montagne de Bocaina, et se jette dans la mer en face de la barre de Cayrussù.

Lacs : Parmi les lacs principaux on compte celui de Jacarè-Pagua, qui est salé, poissonneux, et peut avoir quatre lieues d'étendue. Il reçoit les eaux de quelques petites rivières, et se trouve parallèle au rivage de la mer dont il n'est pas éloigné, et avec laquelle il communique par son extrémité orientale; il baigne la base de la montagne pittoresque nommée Ga-

via, qui est située à près de deux lieues du Pain de Sucre. C'est en face que l'on voit la belle cascade de Tijuka.

Celui de Roderigo de Freitas, de forme presque entièrement ronde, et pouvant avoir une demi-lieue de diamètre, est très-proche de l'anse de Bota Fogo déjà décrite; non loin de là se trouvent aussi la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, la fabrique de poudre et le jardin botanique.

Celui de Maricà, qui a une lieue et demie du nord-est au sud-ouest, et un peu moins de largeur, communique avec celui de Cururupina dont la superficie est à peu près la même. Ils affectent une forme triangulaire; le canal qui les unit se nomme Rio Bambuhy: ils sont à peu près à distance égale du Pain de Sucre et du

cap Frio , et reçoivent plusieurs rivières.

Celui de Peratiningà n'a que trois quarts de lieue de l'est à l'ouest sur une largeur proportionnée. Il n'est séparé de la mer que par un banc de sable qui se rompt tous les hivers ; il est extrêmement poissonneux. A une demi-lieue à l'est de ce dernier, se trouve celui d'Itaipù, qui n'a qu'un mille et demi de largeur et de longueur. Entre celui-ci et l'Océan on voit une paroisse du même nom dont l'église est dédiée à saint Sébastien. Les habitans cultivent les cannes à sucre , et se livrent à la pêche.

Quelques autres lacs se trouvent dans les districts du cap Frio et de Goytacazès, comme nous le dirons à l'endroit où il est parlé de ce district.

Baies : La plus fameuse baie de la capitainerie est celle de Rio-Janeiro dont nous ne saurions donner la description topographique. Elle se subdivise en une quantité considérable d'anses , et contient beaucoup d'îles : la plus notable est celle du Gouverneur ; elle porte près de deux lieues de l'est à l'ouest , et autant de long , quoique sa forme ne soit pas régulière. Elle contient une paroisse dont la patronne est Nossa Senhora d'Ajuda (Notre-Dame de l'aide). Ses habitans se livrent à l'agriculture ; elle est à peu de chose près au milieu de la baie. Derrière la ville de Saint-Sébastien ou Rio , se trouve une portion de cette baie , tellement pourvue d'îles et d'îlots , qu'on la nomme archipel. Le coup d'œil en

est admirable ; car elles sont en général toutes couvertes d'arbres.

Cette baie reçoit nombre de petites rivières , dont quelques-unes sont utiles pour le transport du produit des habitations voisines. La plus apparente est le rio Macacù.

La baie nommée Angra-dos-Reys, est plus grande et moins régulière que la précédente ; elle est trois fois plus large que profonde , et a trois ouvertures formées par les îles nommées Ilha-Grande et Marambaya. L'entrée occidentale est appelée Cayrussù ; elle est formée par l'Île-Grande et la pointe continentale de Joatinga. Sa largeur est de huit milles , et sa profondeur de trente brasses ; l'entrée du milieu est formée par l'espace des deux îles dont nous venons de parler ;

elle a cinq milles de largeur, et un peu moins de fond. Celle à l'orient, nommée barre de Guaratyba, est étroite, et a peu de fond. Le rio Guandù et celui de Mambucaba sont les deux plus grandes rivières qui s'y rendent.

L'Ile-Grande a environ quatre lieues de long sur une largeur proportionnée ; elle est couverte de montagnes et de bois épais qui donnent naissance à deux rivières très-pures. Elle est très-fertile, et possède plusieurs bons mouillages. Cette île, qui donne son nom au continent voisin, est peuplée et cultivée en partie.

Celle de Marambaya n'est qu'un morne élevé, ayant cinq milles d'étendue, à moitié couvert de bois,

à moitié cultivé. Elle possède deux sucreries , et un ermitage connu sous la dénomination de Notre-Dame des Douleurs. De cette île part une langue de sable étroite , et couverte presque partout de végétaux ; elle a près de six lieues , et va jusqu'à la barre de Guaratyba. Nous passerons sous silence les autres îles de cette baie , dont quelques-unes pourtant sont assez remarquables.

Caps : Le cap Frio est le seul important ; celui de San-Thomé en est à vingt lieues au nord-ouest. Ponta Negra (pointe noire) est à neuf lieues du premier , vers l'occident.

Les îles extérieures sont nombreuses , mais presque toutes petites , et à l'entrée des deux baies déjà décrites. Devant celle de Rio se remar-

quent les trois îlots nommés Ilha-Rotonda (île ronde), Ilha-Comprida, (île longue), Ilha-Rasa (île rase).

Nous allons donner maintenant la description rapide des six districts qui forment la totalité de la capitainerie, en commençant par le district d'Ilha-Grande. Il est montueux et fertile, et se trouve avoir au couchant la province de Saint-Paul, au nord la continuation de la chaîne des Orgues, qui le sépare du district de Parahyba-Nova, au levant la rivière Taguhay, coulant entre lui et celui de Rio-Janeiro. Nul n'est mieux servi pour la prompte exportation des produits industriels qui sont le manioc, le maïs, le riz, les haricots, le café, le sucre, l'eau-de-vie, l'indigo, un peu de cacao et des bois.

Ce district nourrit peu de bétail, mais élève beaucoup de poules.

On y voit deux bourgs florissans : Angra-dos-Reys et Paraty. Ce dernier, qui a le titre de comté, est plus florissant et plus populeux ; il est surtout renommé par ses eaux-de-vie, qui sont les meilleures du royaume. Il est assis, à vingt-trois lieues à l'occident de Rio, sur un terrain égal vers la côte orientale de la baie d'Ilha-Grande, et près de la rivière de Patetiba. Ses rues sont coupées à angle droit, ses maisons de pierre. Il possède une église paroissiale sous l'invocation de Notre-Seigneur des Remèdes. Un juge de paix (*juiz de forà*) y fait sa résidence. L'on y trouve des écoles pour l'enseignement primaire, et des pro-

fesseurs de latin ; le commerce y a beaucoup d'activité.

Angra-dos-Reys est un autre bourg de grandeur médiocre , entre les montagnes frontières d'Ilha-Grande ; il est défendu par trois redoutes , et orné d'une église paroissiale dédiée à Notre-Dame de la Conception ; d'un couvent de carmélites chaussées et d'un autre de franciscains. Ce bourg , le plus ancien de la province , est sous la juridiction du juge de Paraty , éloigné de huit lieues au nord-est ; il a aussi des professeurs de latinité. Son commerce est important. Les figuiers prospèrent sur son territoire , qui s'étend depuis la rivière de Taguay jusqu'à celle de Mambucaba , limite du territoire de Paraty. Dans cet intervalle , courent douze autres rivières , présentant

beaucoup d'apparence quand les eaux de la mer s'y refoulent. Aucun canton n'offre autant d'alambics, aucun n'est plus fertile. Le riz donne toujours cent pour un, ce qui a engagé beaucoup de familles à s'établir dans le voisinage de Mambucaba, où depuis 1813 il s'est formé un village nommé Notre-Dame du Rosaire. Près de là se voient la montagne de Taypicù, en forme de pain de sucre, et le monticule du Moine, ainsi appelé parce qu'il ressemble à un franciscain ayant son capuchon sur la tête.

Le district de Rio-Janeiro est situé entre celui du cap Frio, au levant, et celui d'Ilha-Grande, au couchant; il comprend vingt lieues de l'est à l'ouest. Sa baie, réceptacle de toutes les rivières qui le

fertilisent , à l'exception du rio Guandù , se trouve presque au milieu ; ses productions sont à peu près les mêmes que celles du district d'Ilha-Grande.

Outre la ville de Saint-Sébastien ou Rio-Janeiro , il voit fleurir quatre bourgs : Marica , Macacù , Magè et Villanova.

A huit lieues de Rio , le bourg de Sainte-Marie de Maricà , encore peu considérable , est en bonne situation sur la plage du lac qui porte ce nom , à l'endroit même où s'y jette la rivière d'Itapitiù. Le poisson y abonde ; son église , sous l'invocation de Nossa-Senhora-do-Amparo , est , après quelques paroisses de la métropole , la mieux construite de la province ; plusieurs magistrats y résident.

Le bourg de Macacù , bâti sur un sol élevé , non loin de l'embouchure du Guapyassù , qui lui fournit ses eaux , possède une église paroissiale dédiée à saint Antoine , un couvent de franciscains , un juge de paix dont la juridiction s'étend sur la ville de Magè , et des écoles de latin. Ce bourg est à sept lieues et demie au nord - est de Rio : un assez grand nombre de freguesias occupent son territoire.

Quoique médiocre , Magè a le titre de comté ; il est à trois lieues vers l'occident du précédent , et à près d'une lieue de la mer , sur la rive gauche de la rivière dont il emprunte le nom. Son église , sous la dédicace de Notre-Dame de la Piété , est magnifique. La rivière , assez forte

pour porter de grands bateaux, se traverse sur un pont de bois ; plusieurs paroisses s'élèvent sur son territoire.

Villanova de San-Jozè del Rey (Villeneuve de Saint-Joseph du Roi) se rencontre à deux lieues au sud-ouest de Macacù, à une lieue de la rive gauche du fleuve qui baigne ce dernier. Aldée de Saint-Barnabé fut son premier nom ; ses premiers habitans furent des indigènes, dont le sang se reconnaît encore dans la plupart des familles qui en descendent. Le district de Rio-Janeiro montre, par les nombreux commencemens de villes dont il est parsemé, qu'il renferme une capitale importante.

Le district du cap Frio prend son nom de la pointe que forme le chan-

gement de direction de la côte. Le cours du Macahè le sépare de celui de Goytacazès ; l'Océan lui sert de limites à l'est et au sud ; il a douze lieues du nord au midi , et dix dans sa plus grande largeur de l'est à l'ouest ; son sol est fort inégal ; et dans les vallées qui interrompent ses montagnes , il y a manque d'eau potable. Le manioc , le maïs , le riz , les légumes y viennent bien ; les cannes à sucre y prospèrent moins. On y élève beaucoup de gros bétail , et peu de petit ; les bananiers et les orangers , si communs dans les autres parties de la province , sont rares dans ce district , ce qu'on doit attribuer à l'insouciance des habitans : ce ne sont guère que ceux du nord qui se livrent aux travaux agricoles.

La culture de l'indigo , qui avait enrichi quelques familles , est aujourd'hui négligée. Comme le terrain y est très-propre , il est à présumer qu'elle reprendra avec succès. La cochenille avait aussi commencé à devenir une branche de commerce ; mais l'avarice et la mauvaise foi de ceux qui la recueillaient la leur ayant fait falsifier , la ferme royale , qui la payait à grand prix , n'en voulut plus acheter , de même que les négocians de Rio ; cet objet , qui pouvait devenir pour les gens de la province un article important de gain , a été abandonné par la faute de quelques hommes avides.

Le district du cap Frio produit en outre presque tous les bois précieux ,

soit pour la teinture, soit pour la construction, que le Brésil peut fournir à l'Europe : la plus grande partie est conduite par le rio Saint-Jean ou le Macahè.

Cette partie importante de la capitainerie de Rio-Janeiro contient plusieurs lacs, dont les plus intéressans sont l'Araruâma et le Sequarêma. Le premier, offrant mille trois cent cinquante brasses de superficie, produit du sel, presque sans le secours de l'homme ; on y compte neuf endroits dont on peut le tirer. L'évaporation des eaux de ce lac ne le produit pas seule ; celle de la pluie, en dissolvant le sel dont le terrain environnant se trouve imprégné, et en se vaporisant, dé-

pose aussi des cristaux à la surface du sol ; plusieurs rivières apportent à ce lac le tribut de leurs ondes.

Le lac Sequarêma , qui est dans le voisinage de Ponta Negra , est moins grand. Quand , par la crue des rivières qui s'y dégorgent , il inonde les champs circonvoisins , les habitans lui ouvrent une communication avec l'Océan par son extrémité orientale. Ce canal est pendant l'hiver un véritable fleuve ; après cette saison , la mer le referme d'elle-même. Outre ces deux lacs , il y en a encore cinq autres que nous ne décrirons pas , comme méritant moins de fixer l'attention.

La ville du cap Frio , qu'on ne peut citer encore comme très-considérable , est divisée en deux quar-

tiers éloignés de quatre cents brasses , fort irréguliers ; les maisons, mal bâties , y sont presque toutes en bois. Le quartier le plus voisin de la mer a une église paroissiale dédiée à Notre-Dame de l'Assomption , un ermitage de Saint-Benoît , un couvent de franciscains , dans l'enceinte duquel est un point fort élevé et couronné par une chapelle de Nossa-Senhora de Cuida , d'où l'on découvre une étendue immense de l'Océan et du pays. Le fort de Saint-Matthieu défend la barre. Près de celui-ci se trouve un autre ermitage de Saint-Benoît , où l'on enseigne les lettres et le latin. Les habitans de cette ville se livrent à la pêche , et il s'exporte une quantité extrême de poisson salé. On en exporte également un peu de pierre à chaux.

Des pirates hollandais s'emparèrent de cette position du temps de la domination de Philippe II. Le commerce du bois de teinture les avait attirés ; mais ils n'y tinrent pas long-tems. Les fièvres sont les maladies dominantes du pays. La ville a un juge dont les attributions comprennent le bourg de Macahè.

Celui-ci, situé sur les deux rives du fleuve de ce nom, a une église paroissiale dédiée à sainte Anne ; ceux qui l'habitent tirent leurs principaux moyens d'existence de l'exportation des bois et de la pêche. La freguesia de Saint-Jean, située à l'embouchure du fleuve, est déjà remarquable par sa population et le même genre d'industrie.

Le district de Goytacazès a pour

limites au sud le Macahè et le Cabapuanna au nord. Son étendue est de vingt lieues de côtes , ou vingt-huit en suivant les détours de la plage ; il formait autrefois la capitainerie de San-Thomè , à cause du cap de ce nom qui s'y trouve compris.

Il paraît constant que Pedro de Goès fut le premier donataire de cette ex-capitainerie , et qu'après avoir été deux années en paix et cinq en guerre avec les naturels , il la rendit au domaine de la couronne ; qu'elle fut donnée ensuite en récompense de grands services à Salvador Correa de Sa , vicomte d'Asseca , et qu'en 1756 elle retourna encore à la couronne , par un arrangement des héritiers de ce seigneur avec le roi don Jozè , ce monarque désirant se

rendre aux vœux des habitans de cette province, qui voulaient immédiatement dépendre de son gouvernement.

Avant l'établissement des Européens, le territoire de ce district était possédé par ces trois nations différentes, Pury, Guarù et Goytaca. La dernière, dont le nom est resté au pays, était subdivisée en trois hordes : Goytaca-Guassù, Goytaca-Moppy et Goytaca-Jacorito, toutes ennemies entre elles. On dit que Guassù était un nom générique, et se donnait à plusieurs nations dont il existe encore une appelée Sacarù, dans les montagnes des Orgues.

Depuis le fleuve Parahyba, vers le nord, s'étendent des montagnes peu exhaussées au dessus des plaines. Le

terrain du milieu nommé Cacimbas , est inégal , presque sauvage , et peu propre à la culture. Du Parahyba au Macahè , les plaines sont excellentes , parsemées de petits halliers , et coupées de torrens ; elles sont propres à la culture du café , du sucre , du cacao , de l'indigo et de la vanille , dont on ne s'occupe presque pas. L'expérience a démontré que celle du blé y était assez avantageuse. On y recueille du manioc , du maïs , du riz , des haricots , du tabac et du coton pour la consommation de la province. Une partie des bois qui sont transportés par le Macahè , se coupe dans les forêts de ce district ; les troupeaux y réussissent assez.

Outre le rio Parahyba , plusieurs

rivières, telles que le rio Muriahè, le rio Maccabù, le rio Imbé et le rio Hururahy, fertilisent cette vallée, l'une des plus fécondes de l'Amérique du sud, et qui, selon l'auteur de la *Corografia brasilica*, serait un véritable paradis, si elle était cultivée par un peuple aussi diligent que celui qui habite le pays situé entre le Doiro et le Minho en Portugal. Il ajoute que par malheur ce district étant réparti presque en entier entre trois grands propriétaires, la congrégation des bénédictins, l'acquéreur des domaines ex-jésuitiques et un autre personnage, l'agriculture n'y saurait faire des progrès sensibles.

On y trouve le lac Feia, le lac Carapebus et quelques autres.

San-Salvador dos Campos, bourg

grand, populeux et florissant, est situé dans une plaine, sur la rive droite du Parahyba, à cinq lieues de la mer. Outre l'église paroissiale, il y a une maison de Miséricorde, trois ermitages sous les invocations do Rosario, da Lapa et da Boa Morte, deux églises succursales, une de Saint-François, une autre des carmes et un hôpital. La jeunesse est instruite dans les lettres et le latin par des professeurs qui reçoivent un traitement de la cour. La culture du sucre rend ses habitans riches et adonnés au luxe. La justice est administrée par un juge de paix; quinze cent trente-neuf feux composent ce bourg important.

Celui de San-Joam de Parahyba, qui prend son nom du patron de

l'église dont il est orné, et du fleuve sur la rive méridionale duquel il est assis, est situé dans un terrain sablonneux, à une demi-lieue de la mer, et en face d'une île qui a trois milles de superficie : la culture du sucre y fait vivre dans l'aisance les habitans qui ne sont pas très-nombreux ; son territoire voit s'élever plusieurs villages. A neuf lieues de San-Salvador est la cascade de San-Fidelis, formée par le Parahyba. Non loin d'elle il y a une aldée d'indigènes qui porte le même nom.

Ayant épuisé la partie maritime de la capitainerie, nous allons parler des deux districts de la partie haute.

Le district de Parahyba - Nova confine au sud avec celui d'Ilha-Grande ; au couchant avec la pro-

vince de Saint-Paul ; au nord avec celle de Minas-Geraës , dont il est séparé par la montagne de Mantiqueira : son territoire , généralement montueux , est fort bien arrosé ; il produit du maïs , du riz , du manioc , des haricots , du tabac. Le café et le sucre en font la richesse. Le lin y viendrait très-bien ; mais , quoiqu'il n'exige presque aucun travail , on le néglige tout-à-fait.

Les oranges , les ananas , les bananes , et quelques autres fruits du Brésil , n'y sont pas très-communs ; les chevaux et les bêtes à laine y sont assez rares ; mais les porcs et les poules s'y multiplient extrêmement : le fleuve Parahyba traverse ce district , et dans ses nombreux détours se grossit de plusieurs rivières.

Rezende est un bourg créé sous le gouvernement d'un comte de ce nom ; il est situé sur un terrain élevé près de la rive droite du Parahyba , et abonde en poisson ; il a une église paroissiale de Notre - Dame de la Conception , et se trouve à seize lieues au nord d'Angra-dos-Reys.

Le bourg de Sam-Joam-Marcos , sur la rive droite de la rivière des Araras , se trouve à sept lieues au nord d'Angra-dos-Reys , à dix-neuf à l'occident de la métropole ; son église est dédiée au saint dont il prend le nom. Entre ces deux petites villes s'élèvent des montagnes très-hautes , qui obligent à de longs circuits.

Un peu avant le passage de Parahybuna , entre le Parahyba et le rio Preto , on rencontre la nombreuse

aldée d'indigènes chrétiens habitée par les Purys , qui sont de petite stature (*voyez la gravure en regard*) ; les Ararys , presque blancs et en général bien faits ; les Sittas et les Xumetos : tous se tondent le sommet de la tête en couronne , et laissent tomber le reste de leurs cheveux sur leurs épaules.

Sur la rive septentrionale du rio Parahyba , est la fréguesia de Notre-Dame de la Conception , passage très-fréquenté , et dont les habitans sont presque tous des blancs.

Le district de Canta-Gallo est très-fertile , et coupé de beaucoup de rivières qui sortent des montagnes des Orgues ses limites méridionales , et se jettent dans le rio Parahyba , dont le cours le sépare de la capitainerie de Minas-Geraës du côté du nord ;

à l'est, le rio Piabanha forme sa limite le long du district de Parahyba-Nova.

Il contient des mines d'or qui, en 1785, y ont fait former des établissemens. Le quint, ou cinquième du produit total, a fourni à l'Etat dix mille cruzades (25,000 francs).

La plus grande partie de ce territoire avant sa colonisation était habitée par les sauvages *Coroados* (couronnés), restes de l'antique race des Goytâcas ; aujourd'hui ils sont peu nombreux et alliés avec les nouveaux colons. Leurs cases, faites de bois, sont spacieuses, très-longues, recouvertes d'herbes ou d'écorces d'arbres, ayant une seule porte sans fenêtre ; quatre-vingts ou cent familles peuvent s'y loger ; une cabane compose pres-

que toujours une aldée entière ; rarement il s'en trouve deux tout-à-fait voisines ; chaque matin , qu'il pleuve ou que le tems soit serein , ils vont se laver dans l'onde la plus proche , soit à un lac , soit à une rivière.

Les mariages se solennisent par un banquet auquel les membres de l'aldée prennent part , et dans lequel ils s'enivrent presque tous. Dès qu'une femme éprouve les douleurs de l'enfantement , elle va seule au fond des bois , et là se délivre de son fruit. Elle revêt son nouveau-né d'une espèce d'habit en herbages pour l'abriter du froid , et revient bientôt avec lui dans la demeure commune.

Ils enterrent leurs morts assis. Anciennement ils inhumèrent les chefs dans de grands vases cylindriques en

terre, appelés *cammucis*; on en a trouvé plusieurs dans chacun desquels était encore le squelette humain. Ils n'ont pour armes que l'arc. La flèche est une espèce de roseau dont le bout en bois a été durci au feu; ce bout est parfois en forme de pointe d'épée, parfois triangulaire ou en losange, et très-souvent dentelé.

Un père de famille qui s'est absenté pendant plusieurs jours, dès qu'il revient à la cabane, ne dit et ne reçoit aucun discours de félicitation; il rentre comme s'il ne venait que de la source voisine.

Le bourg de Saint-Pierre de Canta-Gallo est considérable, et ne manque d'aucun des magistrats dont se compose la hiérarchie municipale.

C'est sur le flanc des montagnes de ce district que le gouvernement a établi depuis environ deux ans la colonie de Suisses , dans un site qu'on a appelé , pour leur être agréable, la Nouvelle-Fribourg. On désire y introduire la plupart des cultures de l'Europe , et perfectionner l'éducation des bestiaux : on ne peut encore juger quel sera en définitive le résultat d'une expérience faite à grands frais ; quelques fausses mesures en ont retardé le succès.

La fréguésia de Leonissa , sur la rive droite du rio Parahyba , en face du rio da Pomba (de la colombe) , n'est guère peuplé que d'indigènes , qui font leur principale nourriture du produit de la pêche.

CHAPITRE VIII.

Saint-Paul.

LA province de Saint-Paul a fixé dans tous les tems les regards de l'Europe ; et c'est principalement aux fables que l'on a débitées sur l'origine et le caractère de ses habitans qu'elle doit sa célébrité. D'anciens ouvrages , publiés par les jésuités , prétendent que les Paulistes n'étaient qu'un vil ramas de brigands et de vagabonds. Ils parlent d'une république, entièrement indépendante,

qui n'a jamais existé ; et , des auteurs modernes , en s'emparant de ces faux documens , accréditent une erreur que plusieurs écrivains impartiaux se sont efforcés cependant de déraciner. Ces hommes , fiers et courageux , n'étaient point entièrement exempts des vices qu'on leur reprochait ; mais il est faux qu'ils dussent leur naissance à des malfaiteurs. Le Brésil , riche de leurs découvertes , cite encore avec enthousiasme les brillantes expéditions où ils se sont couverts de gloire ; nous regrettons que l'espace ne nous permette point d'offrir de nombreux détails sur leurs voyages au milieu des vastes forêts de l'intérieur ; mais nous nous efforcerons d'en présenter un aperçu rapide , en parlant de leurs

mœurs , de leur origine et de leur caractère.

Les indigènes Guayanas , qui habitaient la vaste aldée de Paratinin , et étaient dirigés par un chef nommé Tabiréça , ont été , à ce qu'il paraît , les premiers habitans du district où les jésuites commencèrent à bâtir Saint-Paul. Un grand nombre d'Européens se joignirent à eux vers 1745 , époque à laquelle la ville devint le siège d'un évêché. Du mélange de ces nouveaux hôtes avec les indigènes , il sortit une race d'hommes connue sous la dénomination de *Mamelucos* , qui augmenta considérablement la population , et se fit toujours distinguer par sa force , son courage et son amour des découvertes.

Les richesses que les Paulistes ne

tardèrent pas à acquérir, leur donnèrent un orgueil et une sorte de hauteur qui formaient la base distinctive de leur caractère; ils se regardaient comme d'une telle importance dans la population du Brésil, qu'on les a vus plus d'une fois adresser des suppliques au gouvernement, dont ils ont toujours relevé, pour obtenir des gouverneurs tirés de la première noblesse du royaume.

Cette vanité ridicule ne les empêchait point de garder une sorte d'indépendance; et même, lorsque le Portugal passa sous la domination espagnole, loin de respecter les possessions de Philippe II, ils résolurent d'aller former des établissemens dans les terrains fertiles qui restent au midi et au couchant du rio Pa-

raguay. Ce pays était inculte, et l'on n'est point tenté de leur faire un crime d'avoir voulu le coloniser; mais l'on ne peut guère les excuser de s'être emparés de Ciudad Real de Xerès, et d'une foule d'autres endroits, qu'en se rappelant avec quelle injustice Philippe II s'était rendu maître de la métropole, qu'ils regardaient comme leur mère-patrie.

Les Paulistes commirent une faute grave en politique à l'égard des jésuites qui défendaient la liberté des indigènes, et leur reprochaient de disposer de ces malheureux comme d'une propriété qui se transmettait de père en fils, et dont ils avaient fait des esclaves sous le vain nom d'*administrés*. Des hommes, déjà trop puissans, s'irritèrent, et les pères furent

expulsés, malgré l'excellent motif qui cette fois les animait. Depuis cette époque, ils devinrent les ennemis irréconciliables des Paulistes, qu'ils ont souvent présentés sous les couleurs les plus odieuses.

Animés de plus en plus de l'esprit des découvertes, les habitans de Saint-Paul n'eurent point de repos, jusqu'à ce qu'une portion de l'intérieur fût entièrement explorée. Des troupes plus ou moins nombreuses, connues sous le nom de *bandeiras*, et munies de toutes les choses nécessaires à l'existence au milieu des déserts, se choisissaient des chefs qu'on appelait *certanistas*, et qui devaient diriger l'expédition. Ces hommes intrépides affrontant les fatigues de tous genres, bravant les

obstacles que la nature leur opposait continuellement, parvinrent à découvrir de riches contrées; mais ils eurent souvent à souffrir les exactions les plus injustes; et il n'est par surprenant, dit M. Mawe, qu'ils aient aspiré à maintenir leurs droits par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir; ils n'ont jamais cependant refusé en aucun tems de payer les droits de la couronne.

Quand on jette un coup d'œil sur l'histoire des différens certanistas, on ne peut s'empêcher de leur payer un juste tribut d'admiration. Au commencement du seizième siècle, on voit Aleyxo Garcia, suivi de son fils, passer au de là du rio Paraguay, traverser les immenses solitudes du Mato-Grosso, et pénétrer jusque dans le

voisinage des Andes. Plusieurs années après, Manuel Correa va visiter le même pays dans une direction opposée ; il est bientôt suivi d'une foule de bandeiras ; mais c'est Antonio Pirès et Pascoal Moreira Cabral qui, en remontant le Guyaba et le Cuchipo-Mirim, donnent les premiers indices de la richesse immense de ces contrées désertes. Malheureusement elles doivent être, quelques années après, le tombeau de plusieurs de leurs compatriotes massacrés par les sauvages Payagoas.

C'est encore un Pauliste intrépide, nommé Manuel Correa, qui, le premier, va chercher de l'or dans la province de Goyas. Son exemple est suivi, en 1670, par Batholomeu Buenno, accompagné d'un fils qui

sort à peine de l'enfance, et que l'on voit, un grand nombre d'années après, diriger les troupes du gouverneur vers les lieux anciennement découverts par son père.

Un des moyens employés par le vieux Buenno, indiquera d'une manière suffisante comment il savait se faire respecter et même craindre des indigènes, qui l'avaient surnommé *Anhanguira*, ou le vieux diable; il brûlait de l'eau-de-vie dans un plat d'étain jusqu'à ce que le feu l'eût presque entièrement volatilisée, et il leur affirmait qu'il pouvait faire évaporer les fleuves avec la même facilité.

En 1693, Antonio Rodriguez brave toutes les fatigues pour aller explorer le district de Minas Geraës que l'on connaissait à peine, quoique dé-

couvert vers 1573. De retour dans sa patrie, il meurt des suites de la fatigue du voyage, en léguant la continuation de son entreprise à son cousin Buenno. Celui-ci parvient jusque dans le voisinage de Villa-Rica, qui n'était alors qu'un désert, et se rencontre avec Manuel Garcia, Salvador Fernandez, ainsi que plusieurs autres aventuriers partis comme lui de Saint-Paul pour chercher de l'or qu'ils trouvent en abondance, et dont ils enrichissent encore leur patrie et la métropole.

De fréquentes dissensions ont troublé Saint-Paul, et l'on ne peut guère s'en étonner en considérant la richesse et le caractère altier de quelques-uns de ses habitans. Deux familles puissantes, qui voulaient cu-

muler tous les emplois , ont manqué plus d'une fois d'ensanglanter la ville de leurs querelles ; mais , vers le milieu du dix-huitième siècle , un magistrat équitable , choisi par le gouvernement de Rio - Janeiro , vint rétablir la paix et le bon ordre qui auraient dû toujours exister dans cette cité florissante.

On peut aussi considérer comme un des plus grands fléaux qui aient désolé le pays , l'antipathie existant entre les habitans des districts de Thaubaté et de Piratininga , et la guerre civile qui s'alluma , entre les Paulistes et les Européens , au commencement de l'exploitation de Minas Geraës. Ces différentes circonstances , ainsi que les récits mensongers de quelques jésuites , et entre

autres du P. Charlevoix , sont cause de l'espèce de défaveur jetée sur les habitans de Saint-Paul , et que tous les voyageurs s'accordent à considérer maintenant comme remplis des meilleures qualités. Nous ferons connaître leurs mœurs ainsi que leur costume actuel , après avoir décrit la province et sa capitale.

Ce beau territoire contient une portion de l'ancienne capitainerie de Santo-Amaro , et environ la moitié de celle de Saint-Vincent (1), toutes deux concédées aux frères Alfonso et Lopez de Souza par Jean III , lorsqu'il répartit la côte entre plusieurs

(1) C'est pour cette raison que les anciens Paulistes sont fréquemment nommés Vicentistas.

donataires. C'est une province du premier ordre qui n'a pris le nom de Saint-Paul qu'en 1710, époque à laquelle Jean V la réunit aux biens de la couronne, après en avoir fait l'acquisition. Au nord elle confine avec Minas Geraës, dont elle est séparée par la chaîne de Mantiqueira; elle touche à Goyas dans la même direction. Au sud elle est bornée par le rio Pellotas, qui la sépare de Rio-Grande de San-Pedro, et la rivière Paranna lui sert de limites à l'occident avec les capitaineries de Goyas et de Mato-Grosso. A l'orient, l'Océan lui permet l'exportation facile de ses marchandises. En suivant la côte, on rencontre dans la partie septentrionale Rio-Janeiro. Sainte-Catherine est située du côté opposé.

On voit par ce court aperçu géographique combien est favorable la position de Saint-Paul; le climat n'est pas moins délicieux. Comme toute la capitainerie contient, d'après les calculs portugais, cent trente-cinq lieues de long sur environ cent de largeur, et qu'elle se trouve située sous la zone tempérée, entre les vingt degrés trente minutes, et les vingt-huit de latitude méridionale, la douceur de la température se conçoit aisément.

Le pays n'est montueux que dans la partie orientale, où l'on voit le long de la côte une cordillère qui prend souvent le nom de Cubataon. Il y a cependant quelques autres montagnes dispersées dans l'intérieur, et l'on remarque surtout dans le district de la Villa

de Sorocaba la montagne *Araassoïava* ou *Guarassoïava*, dont le nom signifie couverture du soleil dans la langue des indigènes, à cause de la grande étendue de terrain qui reste sous son ombre avant que le soleil s'approche de l'horizon. Le mont Guarassoïava est presque entièrement composé de fer, et se trouve, à ce que nous croyons, exploité depuis quelques années. Le Pirapirapuan et le Thaho sont extrêmement élevés, et renferment de l'or, ainsi que la chaîne Dourada que l'on rencontre dans la campagne de Guarapuaba, au couchant du Tibagi.

On remarque principalement sur le bord de la mer le mont Cardoso et le mont Judea, dont la base est battue continuellement par les va-

gues, et que l'on ne franchit pas sans de nombreuses difficultés.

Aucune province de la côte, à l'exception de celle du Gram-Para, ne possède un nombre aussi considérable de rivières navigables; mais, malheureusement, les plus importantes ne peuvent point servir à conduire les productions du centre dans les différens ports de l'intérieur, parce qu'ils se dirigent tous vers l'occident pour aller se perdre dans le Paranna. Les principales sont l'Iguassou, le Parannapanema et le Tiété.

L'Iguape est également un fleuve considérable qui traverse un terrain montueux et aurifère; il est d'une navigation facile pour les petits navires jusqu'à une distance assez étendue, et décrit dans le voisinage de

la mer une foule de sinuosités qui forment de nombreuses presque îles, dont les isthmes ont été coupés afin d'abrégéer les communications par eau.

C'est à dix lieues de là que se trouve la baie de Santos, qui forme le seul port que possède la province; une foule de rivières viennent y apporter le tribut de leurs eaux au travers des riantes forêts de mangliers; et les îles de San-Vicente et de Santo-Amaro, toutes deux longues de quatre ou cinq lieues, lui ouvrent trois entrées différentes.

Tout le pays se divise en deux districts bien distincts, le septentrional et le méridional, qui forment deux ouvidories, et se trouvent naturellement partagés vers le bord de la mer

par le mont Jaguari, et plus haut par le fleuve Térééré. La portion du nord, appelée maintenant Curytiba, est la plus florissante, et compte au nombre de ses villes la capitale de toute la capitainerie.

On aperçoit Saint-Paul bâti sur une éminence à quelque distance sur la route, et l'on est frappé de son apparence de propreté; de jolies prairies, arrosées de petites rivières que l'on passe sur plusieurs ponts, donnent à son territoire un aspect qui satisfait les regards.

Comme la ville, élevée de près de cinquante pieds au dessus de la plaine, est presque entourée d'eau, et que celles de la pluie n'y séjournent pas, les rues sont toujours extrêmement propres.

M. Mawe dit qu'elles sont pavées avec un grès schisteux, agglutiné par un ciment ferrugineux, contenant de grands cailloux de quartz arrondis, qui se rapprochent de la brèche. Selon lui, ce genre de pierre est une formation d'alluvions contenant de l'or; et il affirme qu'après les grandes pluies on trouve, entre les fentes et les creux des pavés, beaucoup de parcelles de ce métal que les pauvres recueillent avec soin.

Les maisons sont assez bien bâties; on se sert pour les construire d'un moyen qui n'est guère en usage que dans la province, et offre cependant l'avantage d'une grande solidité. Quand on veut élever un mur, on emploie un moule formé de six planches mobiles, placées de champ,

et assujéties vis-à-vis les unes des autres par des pièces transversales qu'arrêtent des chevilles mobiles. On introduit dans ces moules une certaine quantité de terre, que l'on humecte, et que l'on bat avec des masses, en recommençant l'opération jusqu'à ce qu'ils soient pleins, et que l'on puisse les enlever pour laisser à découvert cette espèce de brique, nommée *Taïpa*, qu'ils renferment. On continue à élever ainsi des masses de terre les unes au dessus des autres, jusqu'à ce que la carcasse du bâtiment soit achevée. A mesure que l'ouvrage avance, on a le soin de laisser des espaces vuides, pour y placer les châssis des portes et des fenêtrés. Ces maisons sont ordinairement blanchies extérieurement.

ment avec une espèce de terre nommée Tabatingua , réservée à cet usage. M. Mawe , pour donner une idée de la solidité de ce genre de construction , affirme qu'il en a vu quelques-unes bâties depuis plus de deux cents ans. Elles sont de deux à trois étages , et quelquefois davantage. Comme l'usage des gouttières est inconnu , les toits conservent deux ou trois pieds de saillie , pour que la base de la maison ne se détériore pas.

Dire que les jésuites ont fondé cette ville , c'est annoncer nécessairement qu'elle possède plusieurs édifices publics ; car ces Pères cherchaient toujours à s'établir dans toutes les villes de l'Amérique de la manière la plus durable et la plus commode , et ils

bâtissaient grandement. Leur collège, élevé en 1552, sert maintenant de palais aux gouverneurs. On remarque un hospice de la Miséricorde, trois hôpitaux, un couvent de bénédictins, un de franciscains et un troisième de carmes chaussés, ainsi que deux maisons de retraite pour les femmes; il y a plusieurs églises, quelques places assez belles, trois beaux ponts de pierre, des fontaines en assez grand nombre; elles ne donnent cependant point une eau aussi bonne que celle du rio Tiethé que l'on voit couler à une demi-lieue de la ville.

Il existe dans les faubourgs plusieurs habitations qui ont de beaux jardins où l'on cultive le jabuticabeiras et une foule d'autres arbres fruitiers; mais les orangers y sont



Hiado C. M. 1.

Habitant de S^t Paul.

quelquefois gelés, ainsi que les cafiers, les bananiers et les cannes à sucre, qui ne prospèrent peut-être pas aussi bien que les pommiers, les cerisiers, les pêchers, les pruniers (1) et les cognassiers transplantés d'Europe dans ces climats lointains, où cependant leurs fruits ne sont jamais très-bons, faute d'une culture soignée.

Presque toutes les fleurs qui viennent en Portugal embellissent les jardins de Saint-Paul; mais les œillets y prospèrent tellement, qu'ils servent à joncher le carreau des maisons

(1) Les cerises et les prunes viennent en très-petite quantité; mais on récolte un nombre considérable de pêches, et surtout de beaux coings.

et des églises dans les jours de grandes fêtes.

Un grand nombre de légumes d'Europe croissent dans les potagers avec quelques soins ; on y cultive en outre une racine appelée *cara*, qui peut avoir six pouces de diamètre , et n'est pas inférieure aux meilleures pommes de terre. On remarque surtout parmi les simples utiles à la médecine la *jarrinha* ; c'est une plante rampante , que l'on affirme être un remède efficace contre la morsure des serpens , en l'appliquant immédiatement sur la partie malade.

Comme dans presque toutes les villes de l'Amérique Portugaise, l'industrie est assez peu avancée , et il n'existe pas à proprement parler de manufactures. Toutes les toiles gros-

sières dont les noirs et les habitans de la campagne font leurs vêtemens , sont fabriquées avec du coton filé à la main. On remarque un grand nombre d'ouvriers dans tous les genres , et les indigènes des environs de la ville savent faire , avec une grande adresse , des vases de terre propres à la cuisine ou à conserver l'eau. Ils élèvent aussi des cochons , des volailles , et cultivent des vergers , dont ils apportent le produit au marché , qui abonde en toute sorte de denrées. Les agriculteurs ont été plus raisonnables que la plupart des habitans des pays riches en métaux précieux ; voyant que leur district ne fournissait plus cette quantité d'or que l'on en avait tiré un siècle auparavant , ils ont pris leur parti ,

bien qu'à regret, et ont exploité le terrain d'une manière différente. On récolte du blé, du seigle, du maïs, du riz, du manioc, des patates, du café, des cannes à sucre et du tabac. Quoique la vigne prospère et que l'on ait même vu des grappes de raisin pesant plusieurs livres, on n'a pu faire que de très-mauvais vin. La *Corografia* affirme cependant qu'en 1812 il est arrivé une très-grande quantité de ceps dans le meilleur état possible, et que l'on doit attendre les plus heureux résultats de leur culture dans le pays.

La population de Saint - Paul, selon l'ouvrage que nous venons de citer, et pour lequel on a été à même de se procurer d'excellens renseignemens, devait aller en 1818 à vingt-

trois mille sept cent soixante habitans, dont une moitié seulement se composait d'hommes de couleur; le nombre des individus demeurant aux environs montait à quatre mille.

Les Paulistes portent en général un genre de vêtement qui les distingue des autres Brésiliens. C'est une espèce de manteau connu sous le nom de *ponche*, échancré plus ou moins sur les côtés, et entièrement fermé sur la poitrine comme une blouse (*voyez la gravure en regard*). Cet habillement ne manque pas d'une certaine grâce, et est fait ordinairement avec des étoffes de couleurs très-éclatantes; il sert pour ainsi dire de redingote; on le porte habituellement par dessus d'autres vêtemens. Les bottes des Paulistes sont faites

assez souvent avec la peau tannée du serpent giboya (*boa constrictor*) ; les écailles restent et font en quelque sorte l'ornement de ce cuir.

Les dames , renommées dans toute l'Amérique-Méridionale pour leurs traits et l'amabilité de leur caractère , tiennent singulièrement à la dénomination de *Paulista* , qui est presque devenue un éloge dans le reste du Brésil ; vives et enjouées , elles aiment la danse à l'excès , et ne négligent rien pour paraître avec avantage dans les nombreuses réunions qu'elles embellissent de leur présence. Elles ont adopté pour sortir un genre de vêtement encore en usage maintenant : c'est une longue jupe de laine bordée de velours , de galon d'or ou de pluche , selon leur

fortune ; les femmes mariées doivent la porter de couleur rouge, tandis que le noir est particulièrement réservé aux jeunes demoiselles. Un chapeau rond recouvre aussi quelquefois leurs beaux cheveux noirs, comme parmi les dames de Madère, que nous avons été à même de voir en relâchant à Funchal.

Les plus belles étoffes sont employées pour les robes de bal, et les jolies Paulistes, dans ces occasions, rehaussent l'éclat de leur parure par une foule de chaînes d'or dont elles savent orner leur cou et leur poitrine avec une grâce toute particulière.

Elles passent en général une partie de la journée à faire des ouvrages à l'aiguille et de la dentelle. On leur reproche de s'occuper trop peu des

affaires du ménage , et d'affaiblir leur santé par une sobriété poussée jusqu'à l'excès ; l'usage continuel des bains chauds , et leurs habitudes trop sédentaires , contribuent aussi à les rendre fort délicates.

Tout le monde s'accorde à vanter le caractère des habitans de Saint-Paul ; mais ils ont passé long-tems pour ne pas vouloir admettre d'étrangers dans leur société. Quoi qu'il en soit , cette espèce de préjugé a sans doute disparu , puisque nous connaissons plusieurs Français qui en ont reçu l'accueil le plus aimable.

Leur courage ne les a pas seulement engagés autrefois à faire des découvertes ; ils ont toujours défendu leur pays avec intrépidité , et c'est

en partie à eux que le Brésil doit le bel établissement de Rio-Grande de San-Pedro , conquis en 1770 par le capitaine Coimbra-de-Suara. Ils ont une manière particulière de faire la guerre que les Espagnols ne peuvent se rappeler sans effroi ; ils servent toujours à cheval , et sont d'excellens cavaliers.

Ils aiment en général le plaisir , mais leur énergie n'en souffre point. Ils sont surtout amis de l'équité , et en ont donné une preuve que nous rapportons d'après un voyageur déjà cité , parce qu'elle fait honneur à leur caractère. Il y a déjà long-tems qu'un de leurs gouverneurs , distingué par sa naissance , séduisit la fille d'un simple artisan ; tout le monde plaignit le sort de cette infortunée , et se réu-

nit pour contraindre l'homme puissant à lui rendre en l'épousant l'honneur qu'il lui avait ravi.

On peut reprocher en général aux Paulistes, comme aux autres Brésiliens, de mettre beaucoup de négligence dans l'amélioration du pays, et d'être encore trop séduits par le désir d'obtenir de l'or au détriment de l'agriculture.

Il y a deux siècles, le pays était considéré comme un véritable Pérou; mais les lavages ont été épuisés, et celui de Jaragua est encore une preuve de leur abondance. On y arrive en entrant dans les montagnes situées au delà de la plaine qui entoure Saint-Paul, dont il est éloigné de vingt-quatre milles seulement, non loin de la belle rivière Tiété.

On voit encore des tas innombrables de cailloux dont on a extrait l'or qui y était en très-grande abondance. L'exploitation se continue dans certains endroits ; mais elle ne présente maintenant qu'une bien faible portion du produit qu'elle donnait autrefois.

Nous nous réservons de décrire la manière dont se lavent les sables aurifères en parlant de Minas Geraës.

La ville de Santos sert de port à Saint-Paul, et n'a, jusqu'à présent, que le titre de villa ; elle fut commencée en 1545, et bâtie de la manière la plus avantageuse sur le côté septentrional de l'île de Saint-Vincent. Elle a été saccagée, dans deux occasions, par les Hollandais et par les Anglais. On y remarque plusieurs couvens et plusieurs édifices solide-

ment bâtis en pierres ; quelques forts garnis d'artillerie défendent le port, dont l'entrée principale est une espèce de détroit ayant l'île de Saint-Vincent à gauche. Pendant plus d'un demi-mille, on mouille dans une vaste lagune longue de trois ou quatre lieues, presque entièrement environnée de mangliers, et profonde de quatre ou cinq brasses. Santos est l'entrepôt général où viennent se vendre les denrées et les marchandises que la capitainerie destine à l'exportation ; aussi les magasins sont-ils remplis de sucre, de tafia, de tissus de coton, de cuirs et de lard. Le riz du district est fort estimé. Il sort une certaine quantité de café pour d'autres ports. Les caravanes de mulets qui apportent journalle-

ment ces différens articles , retournent dans l'intérieur ordinairement chargés de marchandises d'Europe.

La route pour se rendre à Saint-Paul ne laisse point que d'être pénible : à une certaine distance on est forcé de gravir une montagne dans le flanc de laquelle le chemin a été taillé par la main des hommes ; quelquefois l'on passe par dessus le sommet d'élévations coniques , d'où l'œil considère avec effroi d'immenses précipices qui ont jusqu'à cent pieds de profondeur , et sont garnis de buissons impénétrables. Heureusement ces passages dangereux se trouvent munis de parapets. Que l'on se figure cette montagne sauvage , couverte de forêts d'où se précipitent des torrens qui franchissent tous les obs-

tacles , et roulent en mugissant au travers des rocs de granit ; on pourra alors avoir une idée des travaux et des sommes énormes qui ont été nécessaires pour ouvrir une route par laquelle les mulets pussent apporter des marchandises. Ces travaux doivent en même tems indiquer combien l'esprit des habitans de Saint-Paul est porté vers les grandes entreprises.

En s'avancant deux lieues portugaises au sud de Santos , on trouve sur la côte méridionale de l'île de Saint-Vincent le bourg du même nom ; il est considéré comme la villa la plus ancienne de la province , que l'on connaissait autrefois sous sa dénomination. Le voisinage du grand port lui fait tort , et l'on accuse les

habitans d'être entichés d'une vanité ridicule, qui les fait se vanter de leur noblesse.

Quoique cette capitainerie soit peut-être la plus peuplée de toutes celles du Brésil, relativement à son étendue, puisqu'elle possède, outre la capitale, trente-huit villas réparties sur trois comarcas, comptant également sous leur direction une foule de villages et d'*arrayals*, il existe encore dans la partie occidentale des sauvages nommés *Bugrès*, qui dominent le territoire compris entre le rio Tiété et l'Uruguay. Ils sont peut-être descendans des anciens Carijos, ou des Guayanas, qui habitaient la portion orientale; mais il serait encore possible qu'ils formasent une tribu particulière, d'au-

tant mieux que l'on remarque parmi eux quelques individus entièrement blancs comme les Européens , et laissant croître leur barbe.

Ces indigènes , au rapport de la *Corografia brasilica* , écrite dans le pays même , se divisent en quatre nations : l'une se perce la lèvre inférieure , pour y joindre probablement un ornement qui n'est pas indiqué dans notre ouvrage ; une autre se rase la tête en forme de couronne ; et une troisième se peint la figure de diverses couleurs. On n'indique pas quel est le signe distinctif de la quatrième peuplade. Tous les hommes de ces différentes tribus vont nus , et n'ont pour armes que leur arc et leurs flèches. Les femmes portent une espèce de pagne qui leur descend

jusqu'aux genoux, et qu'elles savent tisser avec les fils de l'acroa, probablement *bromelia sagenaria*.

Plus laborieux que les autres sauvages du Brésil, les Bugrès ont près de leurs cabanes des champs assez vastes où ils cultivent des patates, des mindubimy ou arachys, des haricots, des espèces de giraumonts, et trois sortes de maïs. Ils vont néanmoins une grande partie de l'année à la chasse, et ils s'occupent en même tems de la recherche des fruits sauvages, parmi lesquels ils préfèrent les pignons qu'ils récoltent des grands pins du Brésil, dont la province abonde; on prétend qu'ils peuvent les conserver plusieurs années, en les jetant dans une certaine infusion cinq ou six jours avant que de les faire sé-

cher ; ils les gardent sur des espèces de claies ayant de la ressemblance avec celles que nous employons pour faire sécher nos châtaignes. Leurs habitations paraissent avoir beaucoup d'analogie avec celles des Tupis ; mais ils n'y dorment pas comme ceux-ci dans des hamacs ; elles servent d'asile à quatre ou cinq familles qui allument plusieurs feux à la suite les uns des autres , et se couchent sur des peaux d'animaux , les pieds tournés vers le foyer. Comme le froid se fait quelquefois sentir , ils se couvrent avec des fourrures. Ils fabriquent leurs instrumens d'agriculture , qui sont en bois , avec des outils de pierre , et savent très-bien faire des vases de diverses dimensions , parmi lesquels on remarque

de grandes jarres destinées à conserver les comestibles et à faire des boissons enivrantes. Ils apprivoisent quelques animaux indigènes , tels que des quatys et des agoutis ; mais, parmi ceux venus d'Europe, ils n'emploient que le chien , avec lequel ils vont à la chasse. On prétend qu'ils préfèrent la chair du cheval et du mulet à celle du bœuf. A l'exception du fer , ils méprisent tous les objets que les Paulistes peuvent leur offrir , et ils ont empêché ceux-ci , par leur courage , de s'étendre vers le couchant , qu'ils veulent garder sous leur domination.

Les forêts de Saint-Paul renferment , comme toutes celles des autres capitaineries , un grand nombre d'animaux et d'oiseaux ; on voit courir dans les plaines l'autruche connue

sous le nom d'*éma* ou *struthio americanus*.

Les documens sur l'histoire naturelle de cette province deviendront de jour en jour plus nombreux, parce que, depuis quelques années, un grand nombre de voyageurs instruits l'ont visitée.

CHAPITRE IX.

Sainte-Catherine.

Nous sommes parvenus à l'une des provinces les plus favorisées de la nature sous le rapport du climat, de la fertilité, et même des avantages offerts au commerce, puisqu'elle sert de débouché aux productions de Rio-Grande, et possède un des ports les plus renommés du Brésil.

Cette capitainerie se compose d'un territoire de soixante lieues sur le continent, et de l'île dont elle a adop-

té le nom, qui n'en est séparée que par un détroit, ne conservant pas plus d'une demi-lieue de large en certains endroits. Au nord, elle confine avec Saint-Paul, au sud avec Rio-Grande, au couchant elle a encore ces mêmes provinces, la chaîne qui court le long de la mer lui servant de limites vers cette partie.

L'île, qui s'appela d'abord *Ilha dos Patos*, c'est-à-dire île des canards, est située par les 27° 19' de latitude australe. Elle fut accordée vers les premiers tems à plusieurs donataires qui, ayant laissé écouler vingt ans sans s'occuper de sa colonisation, obligèrent le roi Jean IV à la remettre en 1654 à un certain Francisco dias velho, qui fut assassiné par un corsaire anglais, au moment où il s'occupait d'y former

les premiers établissemens. Après cet événement malheureux, elle resta long-tems dans son premier état, jusqu'à ce que le gouvernement y établit à diverses époques quelques cultivateurs venant des Açores.

L'île Sainte-Catherine, que l'on regarde au Brésil même comme un lieu enchanteur, n'est point très-considérable; elle n'a tout au plus que neuf lieues de longueur du nord au sud, sur une largeur de deux lieues et demie; elle est montueuse, bien arrosée et couverte en partie de forêts magnifiques. Il y existe malheureusement quelques marécages; mais on y trouve aussi des lacs d'une eau limpide, qui fournissent d'excellent poisson; et il y en a un entre autres de deux lieues de long, sur mille

brasses de largeur , qui se rétrécit singulièrement , et semble se partager en deux parties inégales , unies par un canal de cinquante brasses , sur lequel on a jeté un pont. Vers l'époque de l'hivernage , il cause des inondations dans son voisinage ; mais les habitans lui ouvrent une issue par une anse située à peu de distance au nord-est , et évitent ainsi ses ravages , en se procurant pour toutes les saisons une quantité considérable de poissons venant de l'Océan , et entrant par cette nouvelle communication.

Les terrains les plus fertiles sont peut-être ceux qui se trouvent situés dans les parties basses et marécageuses , au dessus desquelles on a construit , à des distances considéra-

bles, des chaussées supportées par des piliers. On y voit croître surtout en abondance le riz et la plupart des plantes qui se plaisent dans un sol humide.

Vers les parties plus élevées, on cultive le manioc, le lin, le café, la canne à sucre, le maïs et le coton, qui n'est jamais d'une très-bonne qualité, mais que l'on emploie dans l'île même. Les terres susceptibles de culture ont en général subi de grandes améliorations; on a employé aux constructions navales une foule de gros arbres qui les couvraient dans beaucoup d'endroits, et l'on commence à leur faire produire certains végétaux utiles, tels que l'indigotier et le cactus opuntia qui nourrit la

cochenille, dont on ne s'occupait que très-peu auparavant.

Le chasseur trouve en général assez peu d'animaux ; il n'y a guère que des singes, des sarigues, et des tatous ; mais en revanche la variété des oiseaux est nombreuse. Sur le continent il n'est cependant pas très-rare de rencontrer quelques tapirs, des tamanoirs, des jaguars, des pacas et des quatis. M. Langdorf dit, dans son ouvrage, que le naturaliste qui s'occupe de l'entomologie est certain de faire une nombreuse récolte d'insectes précieux.

Toute l'île est divisée en quatre paroisses, désignées sous les noms de Nossa-Senhora-de-Direito, Santo-Antonio, Lagano et Ribeiron.

La capitale n'a point le titre de cité ; c'est une ville appelée Nossa-Senhora-do-Desterro , qui présente un assez bel aspect , et est située vers la partie occidentale de l'île , dans une anse un peu à l'est-sud du détroit. Les maisons , construites avec soin , ont deux étages , et possèdent un jardin , où l'on voit prospérer la plupart de nos plus belles fleurs de l'Europe , ainsi que plusieurs légumes apportés de Portugal , et acclimatés depuis quelque tems. Les rues ne sont pas droites , mais l'on remarque plusieurs ponts de pierre sur les rivières qui traversent toute la ville. Il y existe quelques couvens , un hôpital de la Charité et plusieurs collèges , où des maîtres payés par le gouvernement enseignent le latin et les belles-lettres.

On s'y occupe généralement de la fabrication d'une certaine poterie, exportée ordinairement pour Rio-Janeiro; et il se fait aussi quelques tissus de lin et de coton, employés dans le territoire de la capitainerie.

Le climat est salubre, et la température assez agréable; car des vents frais du sud-ouest et du nord-ouest viennent continuellement tempérer la chaleur. Les premiers commencent en septembre et finissent en mars; les autres règnent depuis avril jusqu'au mois d'août.

Un grand nombre de négocians ayant quitté les affaires, viennent en général se reposer de leurs travaux à Nossa-Senhora-do-Desterro, où la vie est à un prix beaucoup plus modéré que dans d'autres portions du

Brésil. M. Mawe assure que le poisson y est si abondant, que pour la valeur d'un schelling on en a suffisamment pour nourrir douze personnes. La viande n'est point très-bonne il est vrai, mais ne coûte que trois sous la livre. On achète également à très-bon marché le porc, la volaille de toute espèce, les œufs, les légumes, et surtout des pommes de terre excellentes.

Les habitans ont des manières polies et affables. Parmi les femmes il s'en rencontre quelques-unes de très-jolies; elles s'occupent presque toute la journée à faire de la dentelle, et et y réussissent fort bien. On trouve des artisans de toute espèce, dont le nombre devient de jour en jour plus

considérable ; mais les nègres et les métis ne sont point très-répandus.

Le port , qui est défendu par plusieurs forts , et entre autres par celui de Vera-Cruz , se trouve situé dans le canal qui sépare l'île du continent. Il est divisé , pour ainsi dire , en deux portions égales , communiquant entre elles par un détroit de deux cents brasses de largeur , formé par deux espèces de promontoires. C'est , en général , dans le bassin du nord , qui a trois lieues de la large et un fond excellent pour les navires du plus haut bord , que l'on doit mouiller. On voit , du reste , arriver chaque jour plusieurs bâtimens côtiers venant de Rio-Janeiro , de Bahia ou de Pernambuco , qui entrent dans le port pour

charger des marchandises de Rio-Grande, ou apporter celles de l'Europe dans cette partie du sud.

On peut se rendre de Sainte-Catherine à une foule d'autres petites îles peu éloignées, qui toutes ne sont point habitées; mais la seule un peu considérable est celle de San-Francisco, qui peut avoir six lieues de longueur, et forme, pour ainsi dire, un arc dont la corde suivrait une ligne droite parallèle à la côte. Son terrain est plat, cependant il se trouve arrosé d'une foule de rivières qui le fertilisent; et il y a, vers la partie orientale, un lac très-étroit qui peut avoir trois lieues de longueur, et est désigné sous le nom de *Rio-Acarahy*. On en remarque un autre beaucoup moins considérable plus au nord. C'est à

tort que l'on donne le nom de Rio-San-Francisco au canal qui la sépare du continent, et qui n'est véritablement qu'un bras de mer.

Le bourg, qui prend le nom de l'île, est très-avantageusement situé pour le commerce, et l'on en exporte en assez grande quantité du riz, du sucre, du maïs et du tabac. Les habitans paraissent ne pas jouir d'une excellente santé; ils sont en général d'une pâleur extrême. Nous ferons connaître les avantages qu'ils peuvent tirer de la position de leur île, en parlant de la baie de San-Francisco.

Après le bourg assez important de Laguna, situé près d'un lac, on voit sur le continent, vis-à-vis le bourg de Nossa-Senhora-do-Rozario, le joli village de Saint-Jozè, dont les

habitans s'occupent à scier du bois et à fabriquer de la poterie, travaux qui leur donnent un bénéfice tellement modique, qu'ils pourraient à peine subsister sans le bon marché des denrées. A peu de distance, on entre dans la charmante vallée de Picada, où de nombreuses chaumières sont environnées de plantations d'orangers et de cafiers. Des collines en pente douce bordent la plaine et achèvent de donner à la contrée l'aspect le plus pittoresque. Ce beau pays est l'extrémité du territoire habité par les Portugais. On trouve à un éloignement assez considérable, vers l'ouest, les sauvages anthropophages désignés sous le nom de Bugrès, et fréquemment en guerre avec les planteurs.

En continuant la route le long du rivage , au nord de San-Jozè , on entre dans de jolies baies bordées de maisons agréablement situées au milieu des bananiers , des palmiers et des orangers ; et l'on arrive enfin , après avoir traversé plusieurs villages , à l'anse de Saint-Miguel , où est établie une *armacaon* ou pêcherie de baleines , affermée par le gouvernement à une compagnie , et l'emportant beaucoup sur les établissemens du même genre formés au Groenland ou même en Europe , puisque ses hangars , destinés à faire cuire le lard , contiennent une rangée de près de quarante chaudières , et que les réservoirs où se conserve l'huile sont de grands bâtimens voûtés , dont quelques-uns sont assez vastes pour

qu'un bateau puisse s'y mouvoir. Du reste, les baleines fréquentent beaucoup moins ces parages depuis quelques années.

Quatre lieues plus loin, on traverse la presqu'île montueuse qui sépare cette baie de celle *dos Ganchos*, mieux connue sous le nom de *Tejucas*, et qui a deux ou trois lieues de profondeur sur autant de largeur. Les deux rivières qui s'y jettent traversent un pays bas, marécageux, couvert de mangliers et extrêmement malsain.

Le long du rivage, on trouve le coquillage du genre *murex*, dont on obtient une couleur pourpre si renommée parmi les anciens. La coquille peut avoir la grosseur de celle d'un limaçon; on la casse avec soin pour en retirer l'animal qui a sur le

corps une véricule pleine d'une substance jaunâtre, visqueuse et purulente, que l'on fait sortir avec un instrument, et qui donne la teinture. Si l'on trempe dans cette espèce de liqueur une étoffe quelconque, au bout d'une demi-heure elle est d'un vert sale, et acquiert une très-belle couleur écarlate quelque tems après. Il serait à souhaiter que l'industrie s'emparât de cette nouvelle branche de commerce.

On observe également, le long de la même côte, un grand nombre de lichens attachés aux rochers ou aux vieux arbres, dont on tire différentes teintures plus ou moins estimées.

Ce n'est qu'à dix lieues de là que l'on entre dans le beau port de Gua-

roupas , et que se trouve un peu plus au nord la rade de San-Francisco.

Le bourg de ce nom est destiné à devenir de la plus haute importance par son commerce et par la production du sol environnant. Le canal, dont la forme est demi-circulaire, forme une baie dans le continent, couverte d'une foule de petites îles, et défendue par des forts. Un grand nombre de rivières traversent le pays, et sont navigables jusqu'à une chaîne de montagnes que la nature a placées dans cet endroit comme pour former une barrière insurmontable, et séparer le pays des plaines fertiles de Coritiva. Cependant une grande route, entreprise avec des frais et des travaux extraordinaires, aide déjà à

passer les montagnes élevées à plus de quatre mille pieds au dessus du niveau de la mer, et fait espérer que lorsque les communications seront parfaitement établies, ce beau canton, dont nous venons de parler, deviendra aussi riche qu'il est pittoresque.

Le climat et le sol de Coritiba sont en effet tellement propres à la végétation, que l'on y voit mûrir les olives, les raisins, les pommes, les pêches, et une foule d'autres fruits de l'Europe, que l'heureux habitant cultive avec ceux des tropiques. De vastes pâturages nourrissent une foule de bestiaux destinés à l'approvisionnement des grandes villes du Brésil; et l'on regrette, en jetant un coup

d'œil sur ces plaines si riches des dons de la nature, qu'il n'y ait en quelque sorte que le nombre d'habitans strictement nécessaire pour soigner les animaux qu'on y élève. Cependant le pays situé le long de la route qui conduit à Saint-Paul est plus peuplé, et vers la moitié du chemin il existe un grand marché pour les mulets et les chevaux. Le voyageur ne peut s'empêcher de regretter que le canton de Corosuava, peu éloigné de là, et où l'on a trouvé du minerai de fer en abondance au milieu de la pierre calcaire, ne soit pas exploité depuis long-tems.

Il existe cependant dans le pays un métal encore plus recherché: parmi les rivières tributaires du Paranna,

qui arrosent les environs de Coritiba, on remarque plusieurs torrens aurifères, et le Tibigi est riche en diamans.

On rencontre vers le nord des forêts qui contribueront singulièrement à la prospérité de San-Francisco, où l'on s'occupe principalement de la construction des navires. Les arbres les plus ordinaires sont de grands pins très-durs, extrêmement forts et abondans en résine, dont les branches ne croissent qu'à la cime, sont garnies à leur extrémité de touffes de feuilles, et s'étendent horizontalement de tous côtés; les plus basses sont également les plus grosses et se prolongent jusqu'à quatorze ou quinze pieds du tronc; celles qui

suivent vont toujours en diminuant de longueur jusqu'au sommet, qui se trouve couronné d'un faisceau de feuilles.

Ce bel arbre parvient à quatre-vingts ou cent pieds de hauteur, et est surtout propre à servir de mâts aux navires.

On court des dangers en voyageant beaucoup à l'ouest de Coritiba, parce que l'on peut rencontrer des peuplades anthropophages, repoussées depuis quelques années au delà du territoire qu'elles occupaient. Ces tribus sont, à ce qu'il paraît, bien différentes des nations Patos et Carijos, qui occupaient le territoire de Sainte-Catherine, et se sont fait connaître dès le principe par leur attachement pour les Européens, qui désignaient même

tous les indigènes domestiques par leur nom.

On évalue la population actuelle de cette province à 31,530 individus descendant en grande partie des premiers colons venus des îles Açores.

CHAPITRE X.

Le Paranna , ou l'ancien Empire guaranis.

CETTE province est bornée au nord par le Mato - Grosso , au sud et à l'ouest par le rio Paraguay, et à l'est par l'Uruguay et le Paranna , qui lui donne son nom , et la divise en parties méridionale et septentrionale.

Elle se trouve entièrement située sous la zone tempérée , entre les vingt - quatre et les trente-trois degrés et demi de latitude , et peut avoir quatre-vingt-dix lieues de longueur

sur environ quatre-vingts dans sa plus grande largeur.

Il existe une espèce d'hiver qui commence en mai et finit en octobre ; et , à cette époque , le froid se fait sentir assez vivement pour les personnes accoutumées aux chaleurs excessives du reste du Brésil. Cependant l'on peut dire que le climat est assez tempéré , et que le pays est extrêmement salubre , excepté dans les endroits marécageux où les fièvres règnent périodiquement pendant certains mois. On rencontre dans ce territoire en général fort peu de montagnes , mais le terrain est singulièrement propre à la culture de presque toutes les denrées de l'Europe et des colonies : ce qui doit le rendre extrêmement précieux au gouver-

nement de l'Amérique - Portugaise , c'est surtout la facilité qu'il y a à faire descendre vers la mer les différens produits de l'agriculture par les grands fleuves. C'est sans doute un coup d'œil bien admirable que de voir , pour ainsi dire réunis , de vastes champs de blé , de maïs et de cannes à sucre , au milieu desquels s'élèvent des pommiers , des cerisiers , des pêchers , et une foule d'autres arbres fruitiers transplantés de l'Europe dans ces heureux climats où la culture commence à les faire prospérer , ainsi que le froment , surtout dans la partie méridionale. Cependant ce beau pays a été long-tems abandonné , parce que l'on n'y trouvait point l'or et l'argent qui attiraient tant de monde au Mexique.

Il fut, à ce qu'il paraît, découvert, en 1526, par deux Portugais nommés Sebastiam Caboto et Diogo Garcia, qui remontèrent le Paraguay. La colonie d'Assompçaon fut le premier établissement que l'on y forma après le fort Santa - Anna ; mais elle eut singulièrement à souffrir du voisinage des indigènes, et principalement de celui des Payagoas et des Guaycoursous, que nous ferons connaître en parlant de Mato-Grosso.

La partie méridionale était possédée par les Guaranis ; mais les jésuites ne tardèrent point à s'emparer de ce territoire après avoir décidé les habitans à embrasser le christianisme. La docilité de leurs catéchumènes et la facilité avec laquelle ils parlaient leur langage, concoururent égale-

ment à la réussite de l'entreprise.

Au bout de quelques années , les adroits missionnaires surent réunir les différentes tribus dans de grandes aldées , connues sous le nom de *Reducoens* (réductions), dont le nombre pouvait monter à vingt en 1630 , et qui étaient peuplées d'environ soixante-dix mille habitans.

Cependant quelques Pères , toujours embrasés du désir de propager la foi , et d'étendre surtout leurs possessions , s'avancèrent vers le haut Paranna , où ils furent repoussés par huit cents Paulistes , qui les obligèrent à rétrograder jusqu'au sud de la chaîne Maracaju.

Ils réduisirent encore les Tappes orientaux , continuèrent à civiliser les deux nations , et finirent par for-

mer l'empire guaranis qui , dit-on , ne s'est jamais composé de plus de deux cent mille habitans , mais pouvait cependant mettre en campagne une armée de quarante mille hommes.

Toutes ces *Reducoens* ou missions formaient des bourgs considérables , bâtis sur le même modèle , percés de rues très-droites en forme de croix , et offrant partout l'apparence de la plus extrême propreté. Quoique les maisons ne fussent construites qu'en terre , elles étaient blanchies à la chaux , couvertes en tuile , et garnies de chaque côté d'un toit avancé qui garantissait également de la pluie et de la chaleur.

L'église était ordinairement bâtie en pierre , d'une architecture élégante , et décorée souvent avec la

plus grande richesse intérieurement ; elle était desservie par deux jésuites chargés également de toute l'économie civile , sous la direction desquels se trouvaient des corrégidors élus annuellement , un cacique temporaire , et quelques autres officiers.

Les Guaranis, dont le nom signifie, à ce qu'il paraît, les guerriers, étaient avant l'époque de leur civilisation un peuple errant, comme les autres nations indigènes , mais plus considérable , ayant adopté la coutume de garder les prisonniers faits pendant des guerres continuelles. Ils donnèrent par la suite leur nom et leur langage à différentes tribus , converties comme eux au christianisme par les missionnaires.

Rassemblés , comme nous l'avons

dit, dans de grands villages, ils vivaient dans une entière communauté, et se réunissaient chaque jour pour apprendre quelque métier utile, ou différens arts libéraux. Deux vastes maisons contiguës à l'église étaient destinées à l'enseignement; les femmes, séparées des hommes, en occupaient une entièrement, et travaillaient à différens ouvrages, sous la direction de personnes du même sexe plus âgées. Elles recevaient tous les lundis une certaine quantité de coton, qui devait être filé le dernier jour de la semaine. Le curé mettait en général la plus grande exactitude à surveiller tous les travaux, qui étaient à peu près les mêmes dans chaque établissement.

Le vêtement des hommes et des

femmes consistait dans une simple chemise de coton, et chaque famille recevait tous les jours quatre livres de viande, une certaine mesure de maïs, avec une once de thé du Paraguay, ainsi que quelques autres denrées qu'on leur donnait, selon leurs besoins, en plus ou moins grande abondance.

Les hommes s'occupaient en général de la culture du cotonnier, des différens végétaux propres au terrain, et de l'éducation des bestiaux. Tout ce qui ne servait point à la consommation du village était transporté dans des magasins, où l'on voyait rassemblées des quantités énormes de cuirs, de suif, d'herbe du Paraguay et de maïs.

Une portion de ces divers produits

servait à payer la capitation ; l'autre était exportée en Europe , où les Pères savaient en tirer un parti avantageux , et ne les laissaient passer dans le commerce qu'après en avoir obtenu des sommes vraiment exorbitantes (1).

Mais avant que d'arriver à ce degré de prospérité , ils avaient reçu de nombreux secours de l'Espagne , qui sacrifiait annuellement cinquante mille ducats pour l'établissement des missions , jusqu'à ce que l'agriculture

(1) Ce commerce , comme on peut bien le penser , ne se faisait point précisément au nom des Pères ; mais , en bons administrateurs , ils savaient choisir les hommes auxquels ils confiaient les marchandises censées communes à toute l'aldée.

couvrit les dépenses qu'elles nécessitaient. Aussitôt que les aldées se furent complétées, chaque individu, depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante, fut obligé de payer une capitation de deux piastres fortes, et l'on n'exempta de cet impôt que les caciques, leurs fils aînés, ainsi que douze personnes par bourgades destinées au service de l'église. En 1734, le nombre des aldées se montait à trente; elles étaient habitées par cent vingt-cinq mille Américains, et l'on a calculé que ceux qui payaient le tribut pouvaient aller à dix-neuf mille cent seize personnes.

Cet impôt paraissait probablement beaucoup trop considérable à plusieurs indigènes, qui passèrent sur les possessions portugaises pour s'y

soustraire ; mais , afin d'éviter une désertion générale , on eut la prudence de ne plus exiger en 1649 qu'une piastre de chaque individu sujet à la capitation.

Il fut également permis , en se conformant toutefois à certaines conditions , de faire un commerce libre du thé du Paraguay ; et ce fut encore un nouveau moyen pour les jésuites de satisfaire leur cupidité , qui depuis long-tems ne connaissait plus de bornes. On ne tarda pas à voir les curés des différentes missions devenir de véritables négocians , sous le nom de leurs catéchumènes , jusqu'à ce que certains décrets lancés par le gouvernement , à la requête des commerçans de l'Assompçon , vinssent obliger les indigènes à ne plus im-

porter chaque année dans cette ville qu'une certaine quantité d'herbe du Paraguay, fixée à douze mille arrobas (1).

Malgré cette espèce d'entrave, les missions ne continuèrent pas moins à prospérer, probablement à cause de l'ordre extraordinaire qui y avait été établi dès le principe; et l'on a calculé que, vers les derniers tems de la domination des jésuites, elles possédaient environ deux millions de têtes de bétail.

Ce ne fut qu'en 1768 que les Pères furent expulsés, et que la direction des indigènes fut confiée aux dominicains, aux franciscains et aux reli-

(1) L'arroba vaut trente-deux livres.

gieux de la Merci. Le marquis de Bucarelli, gouverneur de Buenos-Ayres, voulut aller lui-même, accompagné de ses meilleures troupes d'Europe, faire exécuter les ordres de la couronne espagnole dans les missions où l'on craignait seulement d'éprouver quelque refus de la part des indigènes ; mais avant de partir, il eut soin, pour obvier à toute résistance de leur part, de se faire remettre pour ainsi dire en otages le cacique et le regedor de chaque mission, qui devaient rester à Buenos-Ayres.

Ce fut à Yapegu, bourgade considérée comme le premier établissement, qu'on lui présenta le célèbre cacique Nicolau, que ses infirmités avaient empêché de se rendre

comme les autres dans la capitale. Cet homme passait en Europe pour le souverain imaginaire de l'empire guaranis.

Les Européens commencèrent dès cette époque à fréquenter les missions, et à se mêler parmi les indigènes; mais cette réunion n'eut point les heureux effets auxquels on paraissait s'attendre; et les villages commencèrent dès-lors à changer d'aspect, et même à diminuer de nombre: ils ne peuvent plus maintenant se comparer en aucune façon à ce qu'ils étaient autrefois, et leur population est infiniment moins industrielle.

L'Assomption, ou l'Assompçon, est une ville épiscopale peu considérable, regardée comme la capitale de toute la capitainerie, et

située sur les rives du Paraguay, qui, chaque jour, emporte une portion du terrain sur lequel elle se trouve assise. Bâtie sans régularité, elle ne possède aucun édifice important, et l'on est un peu surpris en la parcourant de voir que la plupart des maisons sont encore construites en terre. Cependant elle n'est point entièrement privée d'établissemens utiles : on remarque un hôpital et un collège assez bien entretenus ; mais, d'un autre côté, les couvens sont en trop grand nombre pour la population de l'endroit. Le clergé y est très-puissant, et perçoit une dîme qui, dans les autres villes ayant toujours été sous la domination portugaise, est réservée au gouvernement, moyennant, comme nous l'avons

dit , une somme accordée autrefois aux ecclésiastiques.

L'archevêque reçoit , à ce qu'il paraît , une part très - considérable de cette espèce d'impôt , et doit secourir une foule de ses diocésains ; car il n'est permis à nul individu de demander l'aumône dans les rues , défense qui ne s'étend malheureusement point sur toutes les autres villes du Brésil. L'Assompçon est désignée , dans quelques anciens voyages , comme un lieu où venaient se réfugier une foule de gens ayant mal fait leurs affaires en Espagne ou au Pérou , ce qui n'a point tardé à augmenter considérablement la population , dont cependant on ne connaît pas exactement la quantité.

Cette ville a passé de tous les tems

pour très-commerçante , et doit une partie de son importance à la fertilité de son territoire , où l'on voit de superbes plantations de cotonniers et de cannes à sucre. On exporte aussi annuellement de ce port des bois de construction , du tabac , et une quantité vraiment prodigieuse de thé du Paraguay destinée pour Buenos-Ayres , où il est renfermé dans des sacs de cuir , et réparti entre les autres provinces des possessions espagnoles.

L'herbe du Paraguay , appelée *matte* par les indigènes , vient en général dans tout le Paranna , mais particulièrement sur la montagne Maracaju. C'est un petit arbuste qui a quelque ressemblance avec le thé. Ses feuilles se préparent en les faisant sécher au feu ; il est à re-

marquer que les plus jeunes sont les meilleures , et que les grandes sont peu estimées.

Les jésuites en distinguaient trois espèces , le *caa cújo* ou herbe boiseuse , le *caa mirim* , petite herbe , et le *caa guaçou* , grande herbe. Pris en infusion , le matte aide singulièrement à la digestion ; l'usage en était répandu depuis un tems immémorial parmi les indigènes.

Correntes a aussi le titre de cidade : c'est une petite ville avantageusement située à l'angle méridional du confluent du rio Paranna ; elle est environnée de marécages et de forêts immenses , et fait consister sa richesse principale dans les bestiaux. La plus grande portion de ses habitans descend des indigènes , et ne s'oc-

cupe pas beaucoup de l'agriculture , surtout à cause des fourmis qui désolent le pays. On assure qu'à trente lieues de là on trouve du plâtre dans le voisinage de l'aldée de Santa-Luzia , et que l'exportation commence à s'en faire par le rio Paraguay. Nous ne dirons rien ici de Bogada , de Santa-Fé , de Coruguati , de Villa-Rica et d'Arroio da China , bourgs tous plus ou moins importans selon l'état de leur agriculture ; mais nous ne passerons point devant Itaty sans parler de l'adresse de ses habitans à fabriquer des poteries de toute espèce , et de sa proximité d'un lac sur la grandeur duquel les géographes ne sont pas encore d'accord. On le rencontre à environ dix lieues de là , près de la rive septentrionale du Paranna , et

il est connu sous le nom de *Japapé*. Quelques personnes prétendent qu'il a quarante lieues de longueur sur une largeur à peu près égale, tandis que d'autres assurent qu'il n'est long que de vingt-cinq lieues et large de six. Tout le monde s'accorde à dire qu'il communique avec l'Uruguay et le Paraguay par le rio Correntes. Il se joint aussi dans deux endroits avec le Paranna, sur la rive gauche duquel on trouve encore un autre grand lac.

On trouve sur le terrain des anciennes missions une foule de bourgades, décorées encore de très-belles églises, mais tombant déjà en ruine dans plusieurs endroits. Candellaria est la principale, et a été regardée comme la capitale des Reducoens.

CHAPITRE XI.

L'Uruguay.

CETTE capitainerie était autrefois dominée par les Tappes, et a fait assez long-tems partie du royaume spirituel des jésuites, qui, vers le commencement du dix-septième siècle, passèrent sur le territoire situé au levant du rio Uruguay, et y fondèrent sept grandes aldées pour y réunir plusieurs tribus d'indigènes qu'ils voulaient convertir au christianisme.

Ces missions furent échangées, entre l'Espagne et le Portugal, contre la colonie *do Sacramento*, par le traité des limites de 1750; mais les Pères refusèrent de s'en déposséder, et elles continuèrent à prospérer jusqu'à l'entière expulsion de leurs fondateurs.

Les Tappes forment, à ce qu'il paraît, une horde séparée de la nation guaranis, dont ils faisaient partie à une époque assez éloignée. C'est un peuple très-doux, disposé à recevoir les principes de morale que l'on veut lui faire adopter; il vivait autrefois divisé en un grand nombre de tribus, dont la plus considérable portait le nom de la nation, et il se composait d'environ quatorze mille

individus à l'époque de la fondation des établissemens des jésuites.

Ces indigènes vivaient , comme ceux du Paranna , sous un régime sévère , et ils recevaient également toute espèce d'instruction sur ce qui a rapport aux arts utiles. On prétend même que l'on était parvenu à leur faire lire et écrire couramment l'espagnol , quoiqu'ils ne comprissent pas cette langue , dont jamais les missionnaires ne se servaient dans les différentes relations que l'on pouvait avoir avec eux , préférant probablement par politique user du dialecte des Guaranis.

A l'époque où les missionnaires furent expulsés , l'agriculture était parvenue à un très-haut degré de

prospérité ; mais elle commença dès-lors à déchoir , ainsi que toutes les institutions des premiers fondateurs ; et les villages étaient dans un entier état de décadence , quand la guerre , déclarée vers 1800 entre l'Espagne et le Portugal , arma les habitans de Rio - Grande du sud , qui vivaient dans une parfaite tranquillité depuis la paix de 1777.

Les troupes , en conséquence , passèrent le rio San-Gonzalo , pour diriger leurs attaques contre les postes espagnols situés sur la rive occidentale du lac dos Patos , et elles furent rejointes par un grand nombre de déserteurs auxquels on avait accordé une entière amnistie. On distinguait parmi eux un certain Jozè Borgès do Canto , naturel du pays ; il s'of-

frit à aller désoler les possessions espagnoles , et ne tarda point à rassembler un corps de quarante hommes déterminés et armés à leurs frais, avec lesquels il se dirigea aussitôt sur les missions , en assurant que les indigènes n'hésiteraient pas un instant à se soumettre. Ce qui ne tarda pas en effet à avoir lieu , après que cette faible troupe se fut emparée , comme par miracle , du bourg de Saint-Miguel, défendu par des fortifications et environ dix pièces d'artillerie.

Canto eut le bon esprit de gagner l'affection des Tappes qui se décidèrent à passer sous la domination portugaise , en les délivrant de certains impôts qu'ils ne payaient qu'avec beaucoup de répugnance , et en leur assurant de la part du gouver-

nement l'entière jouissance des produits obtenus par leur travail.

Quelque tems après , on envoya comme gouverneur le major Joaquim Felis , auquel le nouveau conquérant remit la province , après avoir reçu un renfort de troupes régulières et de nouvelles milices , qui lui servirent à subjuguier le reste du pays de l'autre côté du rio Uruguay.

C'est ainsi que cette belle contrée , désignée par les Espagnols sous le nom de la province des Sept-Missions , a passé au Portugal , qui la doit en grande partie au courage de Canto , dont la valeur a été récompensée par le grade de capitaine , qu'il obtint dès le commencement de ses premiers succès.

L'Uruguay est arrosé par le beau

fleuve qui lui donne son nom , et par plusieurs rivières tributaires assez navigables ; il confine au nord et au couchant avec Saint-Paul et le Paranna , et touche vers le sud et le levant à Rio-Grande de San-Pedro , dont il a relevé pendant quelque tems , jusqu'à ce qu'on y eût envoyé un gouverneur chargé de l'administration , qui réside à Saint-Miguel , regardé comme la capitale , et dont une grande portion a été brûlée en 1656 par les habitans eux-mêmes , lorsque les jésuites refusèrent d'obéir aux ordres de l'Espagne.

Les différentes missions ont reçu le titre de bourg , et sont habitées par une population assez nombreuse , composée presque entièrement d'indigènes qui parlent encore le gua-

ranis , mais s'expriment cependant de manière à se faire entendre en espagnol ou en portugais. On les voit s'occuper avec intelligence d'une foule de métiers différens, et ils savent très-bien fabriquer certains tissus de laine et de coton qui servent à les vêtir.

On cultive dans les campagnes environnantes le maïs , le blé et le manioc , ainsi que les patates , une foule de racines nourrissantes , et quelques légumes d'Europe ; cependant le thé du Paraguay forme le seul objet d'exportation.

CHAPITRE XII.

Rio-Grande du Sud, ou San-Pedro.

Nos lecteurs vont maintenant parcourir avec nous la province la plus méridionale du Brésil, dont une portion a long-tems été disputée aux Portugais par les Espagnols, qui nécessairement doivent tenir beaucoup à la possession du territoire de Monte-Video, où ils trouvent un port infiniment préférable à celui de Buenos-Ayres, qui n'offre point toujours un abri assuré contre les tempêtes.

Cette contrée est l'une des plus riches et des plus importantes de toute l'Amérique-Méridionale ; elle a environ cent trente lieues du nord-est au sud-est , et on lui en donne à peu près cent de largeur. Au nord elle confine avec Sainte-Catherine et Saint-Paul ; au couchant elle est séparée de la province de l'Uruguay par le fleuve de ce nom ; et ses bornes au sud et à l'est sont le rio de la Plata et l'Océan.

Il serait trop long de donner ici des détails circonstanciés sur les limites que l'Espagne et le Portugal étaient convenus d'adopter à différentes époques. Il est probable qu'elles changeront encore ; mais, selon la *Corografia brasilica* , la meilleure division serait une ligne droite

qui partirait des rives de l'Uruguay, et joindrait le Paranna dans l'endroit où ces deux rivières sont le plus rapprochées l'une de l'autre.

Comme Rio-Grande est situé entre les parallèles de vingt-huit et de trente-cinq degrés de latitude australe, le climat est tempéré, et permet une foule de cultures presque entièrement inconnues dans les provinces situées entre les tropiques. L'hiver, pendant lequel un vent assez froid se fait sentir, commence vers le mois de mai et finit en octobre; il n'est point même très-rare de voir quelques gelées depuis juillet jusqu'en septembre.

C'est un pays généralement plat, où s'élèvent cependant quelques petites montagnes. La seule chaîne un peu

remarquable est celle qui , venant au nord , court toujours le long de la côte , incline par le parallèle de vingt-neuf degrés et demi vers l'occident , et se dirige ensuite au nord-est. Le mont Saint-Martinho ou Monte-Grande en fait partie ; les vallées et les chaînes de collines forment d'immenses pâturages.

Les nombreux torrens et les rivières qui arrosent cette belle contrée , viennent presque tous apporter le tribut de leurs eaux à deux canaux principaux : le rio Grande de San-Pedro et l'Uruguay. Le premier va se perdre dans l'Océan , après avoir traversé le lac immense dos Patos , tandis que l'autre va grossir le rio de la Plata.

Ce lac , dont dont nous venons de

parler , a pris son nom d'une nation entièrement inconnue aujourd'hui ; il peut avoir environ quarante-cinq lieues du nord-est au sud-est , tandis qu'on ne lui en donne que dix de largeur ; sa profondeur est suffisante pour des navires marchands assez considérables ; mais il présente des bas-fonds toujours très - dangereux. Les eaux sont salées dans la partie méridionale , et cela tient probablement à sa communication avec l'Océan par le rio Grande. Le lac Mirim est pour ainsi dire une continuation de celui dos Patos ; il se joint à lui par un canal de quatorze lieues , dont la navigation est facile , et qui présente un aspect enchanteur : on donne au Mirim vingt-six lieues de long sur huit de large.

Il paraît certain qu'à l'époque où Jean III répartit la côte en capitaineries, cette province n'eut point de donataires, que nécessairement la colonisation en fut entièrement négligée, ce qui engagea la couronne à la réunir à ses domaines dès le principe, et lui fit donner le nom de *Capitania del Rey*, sous lequel elle fut néanmoins rarement désignée.

Sa première population portugaise se composa de quelques descendans de Vicentistes, qui quittèrent le voisinage du lac dos Patos, où s'étaient établis leurs pères vers la fin du seizième siècle, et s'étendirent au sud et à l'ouest, à mesure que les indigènes leur accordaient du terrain. Ces mêmes indigènes formaient plusieurs peuplades qui se sont presque entiè-

rement anéanties. Les Patos habitaient sur les bords du lac auquel ils ont donné leur nom. Les Charruas dominaient le territoire baigné par le Mirim , et confinaient au couchant avec les Minuanos ; tandis que les Tappes et les Guaycanans parcouraient l'intérieur. Ceux-ci ont été réduits à embrasser le christianisme ; mais les Patos ont absolument disparu ; et les Minuanos , ainsi que les Charruas , qui ont adopté l'usage du cheval et de la lance, se font une guerre d'extermination dans le territoire de l'Ibicuhy , où ils se sont retirés.

Les habitans actuels se divisent en plusieurs classes , comme dans presque toutes les capitaineries, d'après le mélange des races. Mais on compte dans celle-ci peut-être un plus grand

nombre de métis provenant d'Européens et d'indigènes que dans celles du nord.

Les bestiaux transportés d'Europe se sont tellement multipliés, qu'ils forment maintenant la principale richesse du pays. On voit dans certains endroits des pâturages qui, selon quelques auteurs, nourrissent de soixante à deux cent mille bêtes à cornes, abandonnées, pour ainsi dire, aux soins de la nature. On ne comptait cependant, en 1802, parmi les individus qui relèvent de la couronne de Portugal et s'occupent de l'éducation des bestiaux, que cinq cent trente-neuf propriétaires de terrains dont les limites fussent établies selon la loi. Mais leur nombre, depuis cette

époque, a dû nécessairement s'accroître.

Ces mêmes propriétaires forment deux classes bien distinctes : les *lavoradores*, qui s'occupent de l'agriculture, ne nourrissent ordinairement que le nombre d'animaux nécessaire à leurs travaux et à la subsistance de leurs familles ; mais les *fazendeiros*, infiniment plus riches, rappellent en quelque sorte le tems des patriarches, et possèdent souvent huit à dix lieues de terrain où l'on voit errer des troupeaux dont ils connaissent à peine le nombre. On a cependant calculé que trois lieues de pâturages pouvaient fournir à la subsistance de quatre à cinq mille bœufs, et quelquefois davantage.

Vers le commencement du siècle dernier, le nombre de ces animaux s'était tellement accru, malgré les déprédations des sauvages et la voracité des jaguars, que les habitans faisaient tuer un veau pour en prendre la langue ou quelque autre morceau estimé, et abandonnaient le reste aux oiseaux de proie. On ne tarda pas néanmoins à se ressentir de cet abus, et don Joaquim Vianna, gouverneur de Monte-Video, ordonna, sous peine d'encourir des peines très-graves, qu'on ne tuât plus les vaches ni leurs petits, et que les bœufs même fussent gardés jusqu'à l'âge de cinq ans avant que d'être assommés pour en obtenir le cuir.

C'est probablement à cette sage mesure que l'on doit l'état florissant

des troupeaux de Rio-Grande , qui sont d'une si grande importance , même pour l'Europe , et coûtent si peu de soins à leurs propriétaires, que six individus suffisent pour garder un pâturage contenant cinq mille têtes de bétail. Ces bergers, qui pour la plupart viennent du Paraguay, et sont appelés généralement *peons* dans les possessions espagnoles, n'ont d'autre emploi que de rassembler les animaux matin et soir. Il existe aussi dans chaque portion de terrain une petite colline ou une élévation présentant une surface plate à son sommet , et désignée sous le nom de *rodeio*, où, de tems à autre, les pasteurs doivent rassembler les animaux pour marquer au signe de leur maître les jeunes qui ne le sont pas encore , et faire subir à

ceux qui ont atteint deux ans l'opération de la castration. Quand cette époque arrive , ils montent à cheval , entourent le troupeau , et crient à tue tête : *rodeio , rodeio* ; on voit alors le bétail se diviser en plusieurs files de quarante à cinquante animaux , et s'avancer vers la colline ; mais souvent ceux qui ont long-tems été abandonnés dans la campagne n'obéissent point à cet ordre , et restent dans un état absolument sauvage.

On élève certaines génisses avec plus de soin ; et le fazendeiro qui possède quatre mille têtes de bétail , abandonné pour ainsi dire à lui-même , conserve ordinairement cent vaches , qui lui donnent du lait en abondance. Elles paissent il est vrai avec les autres animaux ; mais aussitôt

qu'elles ont vélé , et qu'on a pu découvrir le lieu de leur retraite , on conduit leurs petits dans une étable où elles viennent les visiter chaque jour , souvent pendant l'espace de huit ou neuf mois. On ne laisse au pauvre prisonnier qu'une faible portion du lait de sa mère , et le reste est presque entièrement employé à faire des fromages assez estimés dans le Brésil.

Les propriétaires tirent par le commerce , non seulement un grand parti de la peau de leurs bœufs , mais ils font encore préparer la viande de manière à être exportée dans le reste de l'Amérique du sud , où elle sert à la nourriture des noirs. Aussitôt que l'animal a été tué et dépouillé de sa peau , certaines portions sont

choisies pour être coupées assez minces dans toute leur longueur, comme des planches de lard, trempées dans de la saumure, et exposées à l'ardeur du soleil qui ne tarde point à les dessécher. On nomme cette viande dans les marchés du Brésil *carna secca* ou *carna do sertao*, et elle est en général d'un goût extrêmement désagréable pour les Européens qui n'y sont point habitués.

Les mêmes fazendeiros s'occupent de l'éducation des chevaux et des mulets, mais plus particulièrement de celle de ces derniers animaux, qui se vendent à peu près le double des autres. Les plus riches, néanmoins, n'élèvent guère chaque année que deux cents individus des deux espèces. Les mules qui ont ac-

quis l'âge de deux ans sont ordinairement séparées du reste de la troupe, parce qu'on a remarqué que, par une singularité inexplicable, elles s'attachaient à certains poulains, leur faisaient les caresses les plus vives, et ne voulaient plus permettre aux mères de leur donner leur lait : on n'exporte point en général d'étalons de la province. Les jeunes chevaux destinés à être vendus subissent la même opération que les taureaux vers l'âge de deux ans ; ils valent tout dressés de sept à huit piastres (1), et les bœufs ne coûtent pas plus de deux

(1) La piastre vaut 5 francs dans le pays, prise isolément ; mais elle est achetée à peu près 5 fr. 40 cent. dans presque tous les ports de l'Europe.

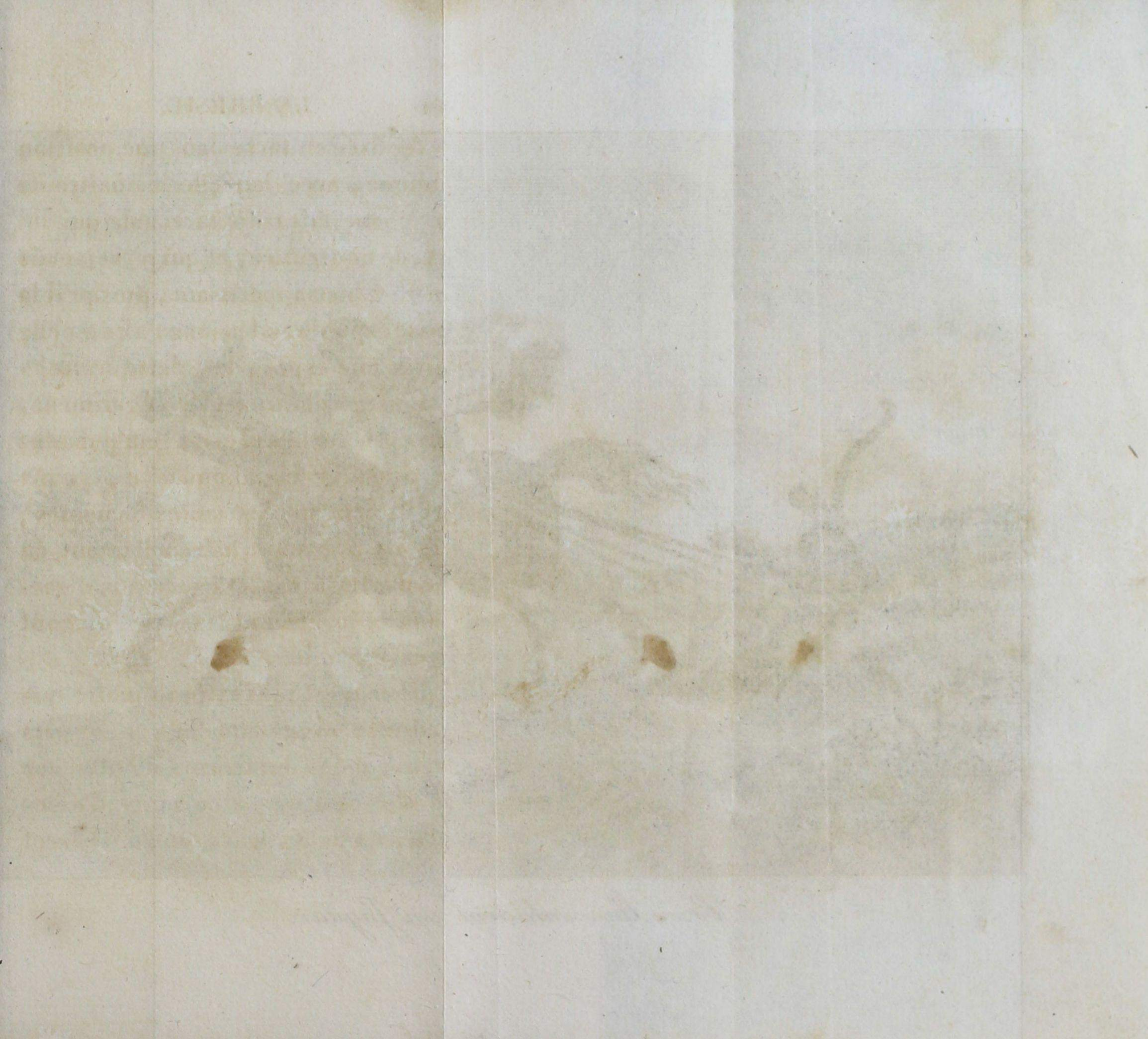
piastres , si l'on achète un troupeau composé d'un millier de ces animaux.

Les pasteurs mènent un genre de vie assez triste ; leurs femmes ne les suivent ordinairement point dans les pays où ils vont offrir leurs services , et leurs habitations offrent en général l'aspect de la plus extrême indigence. Quelques pieux fichés en terre, entrelacés de branchages et recouverts de boue , forment les murailles de ces simples habitations , dont la couverture consiste en joncs et en longs brins d'herbe ; elles ne sont fermées que par une claie ou un cuir étendu sur des bâtons , et mobile à volonté. Quelques crânes de chevaux servant de sièges , un cuir étendu à terre en guise de lit , complètent tout le mobilier , si l'on y ajoute une broche

de fer fixée en terre dans une position oblique , avec laquelle le maître de la cabane fait rôtir la viande qui lui sert de nourriture , et qui n'est jamais un mets bien appétissant , puisqu'il la laisse exposée au feu jusqu'à ce qu'elle forme une espèce de galette sèche.

L'usage continuel de cet aliment , qui est le seul que les bergers puissent se procurer en abondance , aurait probablement des suites fâcheuses , s'ils ne prenaient habituellement du thé du Paraguay qui aide à la digestion , et forme une boisson d'un goût assez agréable.

Rien n'est plus extraordinaire que l'adresse avec laquelle ces bergers prennent les bestiaux : montés sur un cheval dressé à ce genre d'exercice , ils tiennent à la main un lacet





Brésilien enlaçant un Jaguar.

de cuir formé par un seul nœud coulant , et attaché solidement à la selle ; ils se dirigent au grand galop sur l'animal qu'ils poursuivent , et ne tardent point à lui jeter le lacet autour du cou avec une précision inconcevable ; on en a même vu quelques-uns assez habiles et assez courageux pour s'emparer du jaguar par ce même moyen (*voyez la gravure en regard*) ; et M. Mawe cite l'exemple d'une femme habituée à tous les exercices violens des pasteurs , qui , étant à cheval , rencontra un tigre du genre de celui dont nous venons de parler , et conserva assez de présence d'esprit pour lui lancer le lacet , courir au galop , l'entraîner avec elle , et finir ainsi par l'étrangler ; elle remporta la peau comme un

trophée , et la montra à tout le voisinage.

On se sert d'un moyen différent pour s'emparer des chevaux : deux pierres rondes attachées à l'extrémité d'une corde de cuir suffisent à l'adroit pasteur , qui les jette entre les jambes de l'animal , et l'empêche par ce moyen d'avancer d'un seul pas. On prétend que cette arme n'est point toujours employée à un semblable usage , et qu'elle devient fatale à ceux que les bergers regardent comme leurs ennemis.

Les habitans des campagnes de ce pays sont vêtus très-simplement ; ils portent une espèce de pourpoint et des caleçons de toile grossière de coton. Ils ne font ordinairement usage ni de bas ni de souliers ; mais ce-

pendant quelques individus , et particulièrement les peons , se fabriquent des espèces de bottes molles avec la peau de la cuisse des jeunes chevaux qui ont été tués. Ils coupent ce cuir dix-huit pouces au dessus de la jambe , l'étendent , le préparent jusqu'à ce que le poil tombe , et que cette espèce de tige sans couture soit parfaitement blanche. Le talon est alors formé par la partie inférieure qui couvrait la jointure , et l'extrémité est liée pour couvrir les orteils. On laisse aller les enfans en chemise jusqu'à l'âge de cinq ans , et l'on s'occupe à peine des premiers principes de leur éducation.

L'agriculture est si peu avancée dans ce pays , que l'on doit presque entièrement à la fertilité du sol les

récoltes abondantes qui s'y font. Les cultivateurs choisissent ordinairement un terrain baigné par quelque ruisseau qui forme les bornes d'un côté, tandis que le reste est clos de la manière la plus grossière.

Un morceau de bois courbé, de quatre pouces de diamètre environ, et pointu vers son extrémité, forme la charrue; cet instrument est traîné par deux bœufs, et remue très-imparfaitement la terre. Le froment est semé sans avoir été précédemment nettoyé, et il a de la peine à parvenir à une maturité entière, parce que les mauvaises herbes finissent par l'étouffer. Aussitôt qu'il a été fauché, on le ramasse en gerbes que l'on transporte dans une espèce d'aire de deux à trois cents pieds de

diamètre , environnée de pieux auxquels sont attachés des cuirs ; on lâche dans l'intérieur une vingtaine de jumens presque sauvages , que l'on fait courir de tous côtés en les effrayant. Quand elles ont galoppé suffisamment pour que le grain soit à peu près sorti des épis , on les chasse et l'on en fait venir d'autres pour battre de nouvelles gerbes. La paille ne peut servir absolument à rien ; elle est brisée en morceaux aussi petits que ceux qui entourent les épis. On attend pour vanner qu'il souffle un vent assez violent ; alors on emplit des paniers de grain mêlé de paille , on monte sur un endroit exhaussé de quelques pieds , on renverse la corbeille , et le courant d'air sépare la paille du blé qui tombe à terre ; on

renferme ce froment dans des sacs de cuir non préparé , et il est envoyé dans différens ports , où l'on en fabrique ordinairement du biscuit de mer.

Toutes les diverses manipulations que nous venons d'indiquer sont , comme on le voit , extrêmement imparfaites , et font perdre nécessairement une grande quantité de grain ; mais , au rapport de différens voyageurs , le peuple a une sorte d'aversion pour ce qui peut améliorer les moyens défectueux dont il se sert en agriculture ; et il faut attendre du tems quelque perfectionnement.

Quoique la *Corografia brasilica* s'obstine à regarder Monte-Video comme faisant partie des villes de cette capitainerie , nous n'en don-

nerons point ici une description , parce que le grand procès n'est point encore terminé entre le Brésil et les possessions espagnoles , et que si le général Lecor s'est emparé momentanément de cette belle position au profit du Portugal , les troupes de cette dernière puissance se sont vues forcées de se retirer le 24 avril 1821. D'un autre côté , Monte-Video se trouve situé sur la rive septentrionale du rio de la Plata , et il n'est point très-probable que les Brésiliens veuillent l'abandonner entièrement pour la prospérité du commerce de leurs rivaux , qui , nous l'avons déjà dit , n'ont que le port assez peu commode de Buenos-Ayres dans cette portion de l'Océan-Atlantique.

San-Pedro (1) a été long-tems considéré comme la capitale de toute la province, où il existe un assez grand nombre de bourgs et de villages. C'est une petite ville qui n'a point encore le titre de *cidade*, mais que sa situation avantageuse doit faire singulièrement prospérer; elle est bâtie à l'extrémité d'une langue de terre qui se prolonge entre une baie et la mangueira. Plusieurs forts, dont quelques-uns sont bâtis sur des îles, la défendent d'une manière insuffisante. Les maisons ont en général peu d'apparence; et les rues, au lieu d'être pavées, sont couvertes d'un sable excessivement fin, qui au

(1) Il fut pris par les Espagnols, qui l'ont depuis rendu.

moindre vent forme des tourbillons excessivement incommodes. Le même inconvénient existe pour les environs , où l'on voit même des cabanes entièrement ensevelies sous des espèces de dunes mobiles , formées par ces sables mouvans.

Les rats , qui sont extrêmement gros , deviennent un fléau non moins incommode , et l'on est obligé d'avoir recours aux chiens pour les chasser , parce que les chats n'osent point toujours leur livrer un combat souvent inégal.

C'est sur la rive orientale du fleuve , en face de San-Pedro , qu'est situé l'arrayal de San-Jozé , qui sert de port à cette ville. Le commerce est extrêmement actif ; on exporte une quantité extraordinaire de froment ,

de viande sèche, de fromages et de suif : on prétend que l'on peut estimer à trois cent mille au moins le nombre des cuirs embarqués annuellement pour différentes destinations.

San-Pedro et ses environs sont extrêmement peuplés. M. Mawe fait monter le nombre de leurs habitans à plus de cent mille individus, dans un circuit de vingt lieues. Il paraît que de son tems on s'occupait infiniment peu d'utiliser le lait des bestiaux ; et il regrette qu'on ne fasse du beurre et du fromage que dans des occasions particulières. Depuis dix ans l'industrie s'est perfectionnée, car le dernier article forme une branche immense de commerce, qui pourra s'accroître encore. On s'occupe aussi beaucoup de la prépara-

tion des viandes sèches à l'époque où l'on tue les bœufs ; les intestins et les portions qui ne doivent point être conservées , sont abandonnés à des chiens sauvages dont ils forment la principale nourriture. Ces animaux transportés d'Europe ont multiplié dans la capitainerie de la manière la plus surprenante ; ils sont désignés sous le nom de *chimarroens* , et se réunissent en troupes nombreuses , très-dangereuses quand elles sont affamées. On les voit quelquefois chasser une génisse et la poursuivre jusqu'à ce qu'elle tombe de fatigue ; elle est alors dévorée en peu d'instans. On prétend que les cavaliers ne peuvent toujours échapper à la rage de ces animaux. Ils se jettent fréquemment sur les troupeaux de

moutons , qui commencent à être assez nombreux , et ils sont avec les vautours les ennemis les plus cruels des jeunes agneaux.

Quoique la villa de Portalègre n'ait adopté le titre de capitale de la province qu'après la prise de San-Pedro , on lui a conservé ce titre qu'elle mérite à certains égards ; ses maisons sont assez bien bâties , ses rues droites et pavées ; il y a un hôpital , un collège et un tribunal , et le gouverneur ainsi que l'ouvidor y ont établi leur résidence. Cette jolie ville , déjà très - commercante , est bâtie sur la rive méridionale d'une anse , dans la partie orientale du rio Jacuhy , sept lieues au dessus de son embouchure , et à quarante - trois lieues au nord de San-Pedro , d'où

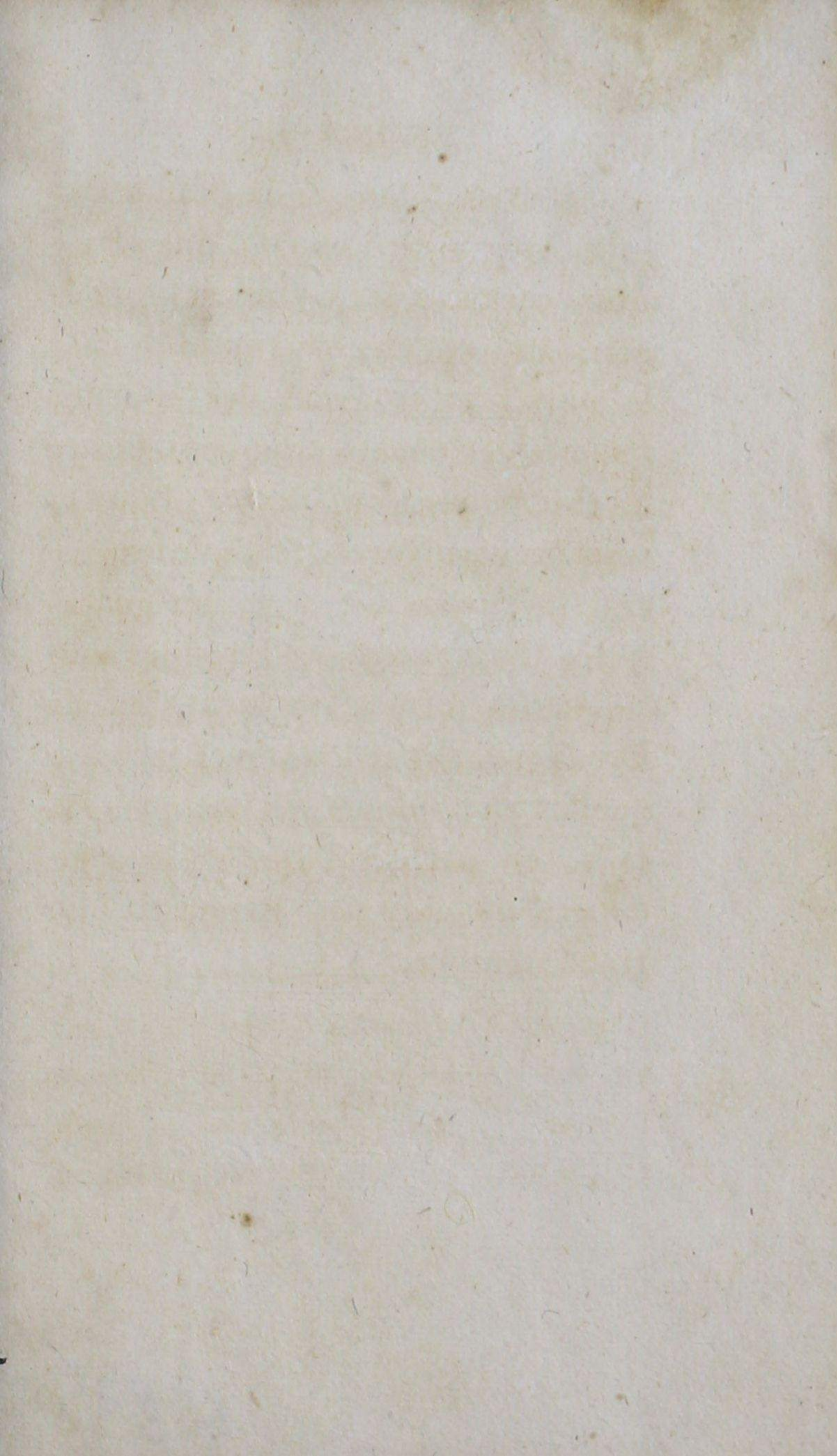
lui arrive une grande quantité de marchandises.

La province n'est point très-riche en métaux précieux, et les forêts n'y sont point aussi nombreuses que dans d'autres capitaineries, quoiqu'on puisse se procurer des bois excellens sur les rives des fleuves principaux. Il n'est point rare que l'on soit réduit dans la partie méridionale à brûler des os et des excréments de bestiaux par le manque absolu d'autre combustible.

Les habitans, qui peuvent dans tous les districts se procurer facilement de la viande fraîche en abondance, s'occupent fort peu de la chasse; aussi le voyageur rencontre-t-il un grand nombre de tapirs, de cerfs, de pacas, de pecaris, de singes, de

coatys et de tatous de la grande espèce. Attirés par l'appât d'une nourriture certaine, les jaguars et les couguars arrivent en grand nombre dans le pays, et trouvent des ennemis redoutables dans les bergers. Outre les chiens sauvages, on voit plusieurs animaux carnivores, tels que les guaras, les jaguaritiricas et les guaraxains. On remarque des troupes considérables d'emas ou autruches du Brésil (*struthio americanus*), sur lesquelles nous donnerons quelques détails, en parlant d'une autre capitainerie où elles sont encore en plus grand nombre.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



7/16

008292

